Armand SILVESTRE

LE NU AU SALON



CHAMP DE MARS

15^e VOL. DE LA COLLECTION

PARIS

E. BERNARD ET Cie, IMPRIMEURS-EDITEURS

53ter, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 53ter

1894

$30.-

LE NU

AU

SALON DE 1894

(CHAMP DE MARS)

PARIS. — IMPRIMERIE E. BERNARD ET C[ie]

23, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 23

LE NU

AU

CHAMP DE MARS

PAR

ARMAND SILVESTRE



PARIS
LIBRAIRIE E. BERNARD & Cie
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
53 ter, *Quai des Grands-Augustins*, 53 ter
1894

A GUSTAVE GŒTSCHY

C'est le moins, mon vieux et cher camarade, que je te dédie quelques-unes de ces pages rapides, improvisées, primesautières comme nos propres entretiens, sur des sujets que nous aimons tous les deux et que nous avons souvent traités ensemble.

Il me semble que tu y retrouveras, comme un peu du son de ma voix, ayant, moi-même, souvent cru entendre la tienne quand je me sentais, dans ma pensée, d'accord avec toi.

Reprends ta part de cette causerie.

Ce que tu es sûr d'y trouver, c'est le témoignage de ma sincère et profonde amitié pour toi.

Armand SILVESTRE

30 Avril 1894.



PEINTURE

SCULPTURE







AUBLET

ROSES JAUNES

Avec quel enivrement très doux elle respire leur puissant arôme, comme extasiée par cette divine odeur des roses! Par un matin très clair, et sans avoir eu le souci de se vêtir, se sachant seule, elle est venue vers le rosier, vers le rosier dont les fleurs jaunes ont l'éclat d'une con-

reilles, sinon par la couleur, du moins par la grâce divine des formes et par la douceur du parfum, comme la même beauté revêt les femmes brunes et blondes, comme le même rayon s'allume dans les yeux de nuit et dans les yeux d'azur.





MANGEANT

LA VÉRITÉ

Un paysage délicieusement mystique, avec des arbres très droits au fond, très droits et semblant, dans leur grâce frêle, les colonnes d'une église gothique aérienne, avec, au fond, des franges d'azur tombant de quelque baldaquin céleste. Et, à terre, montant du sol, de symboliques fleurs très pâles et très nettement découpées, des

fleurs qui semblent des âmes vivantes prêtes à s'envoler dans un parfum.

Du puits légendaire monte une forme nue, très chaste, portant sur sa poitrine vierge, ses mains serrées, semblant à peine réveillée encore du rêve qu'elle a si longtemps dormi, aux fraîches prisons de l'eau pure ruisselante encore autour d'elle.

C'est une curiosité que la fable antique ait donné le même berceau, l'onde, à la Beauté et à la Vérité. La première, il est vrai, s'élance des flots tumultueux de la Mer dont elle emporte, en elle, les perfidies cachées, et les terribles caprices, cependant que l'autre s'élève d'une onde très calme, très recueillie, mystérieuse et où ne descendait pas la lumière du ciel. N'importe ! c'est une parenté évidente entre le Beau et le Vrai que la Fable proclame certainement ainsi.

Mais d'ailleurs, tandis que Vénus demeurera fidèle à la nudité triomphante, les amants de quelque ferveur y ramenant toujours les belles qu'ils aiment, pour mieux savourer la douceur exquise des caresses, la Vérité ne se révèlera bientôt plus aux hommes que sous le mensonge du costume.

Voyez plutôt le groupe tentateur dont elle est entourée.

Celle-ci déploye, devant-elle, les richesses d'un écrin,

faisant scintiller l'éclat nacré des perles, l'étincellement rapide des diamants, les flammes multicolores de l'émeraude, du saphyr et du rubis. Cette autre veut poser déjà, sur son pudique visage, le masque impur des comédiens volé dans le char de Thespis. Et celle-ci suspend déjà, au-dessus de sa chevelure aux boucles impolluées, les transparences hypocrites d'un voile, pendant que celle-là étend, de ses deux mains, pour en couvrir ses flancs, une ceinture d'étoffe somptueuse.

Elle ne les regarde pas, j'en conviens, ne fait aucune attention à leurs agaceries, semble parfaitement indifférente à tous ces riens futiles et dangereux. Mais le temps viendra qui vaincra sa résistance. Qui peut se flatter d'avoir jamais contemplé la Vérité toute nue, dans le monde où nous vivons ?

Et pour que l'horreur de soi-même ne la prenne pas, en se voyant ainsi transformée, déguisée, un enfant, — l'Amour, — sans doute, cache soigneusement son miroir qu'il lui a dérobé.

Une atmosphère d'une douceur infinie baigne cette jolie scène d'une inspiration hiératique et essentiellement distinguée. C'est un rêve de poète assurément. Car, pour le poète seul, la Vérité demeure éternellement, adorablement nue, et il l'adore pour cette nudité même qui en éloigne les sots et les vaniteux. En la hauteur éperdue

de son Idéal, il la confond avec la Beauté nue comme elle !

Un hymne bien doux chante autour de ces douces figures de Femmes. Celui des oiseaux paradisiaques cachés dans les feuillages où passe un vent léger.

O saint respect de la Vérité dans sa candeur originelle !

Filles des jours sacrés, quelle main sacrilège,
Dans la Nuit dispersant tes honneurs abolis,
De ton flanc triomphant a fait tomber les lys
Qui mêlaient leur blancheur à ta blancheur de neige ?

Triste et dernière fleur du printemps radieux,
Toi seule, demeurais, de la race des Dieux,
Des Olympes défunts à jamais exilée.

O Vérité, pour toi je brûlerai l'encens,
Et si, jusqu'à tes pieds, s'élèvent mes accents,
Par la lyre, du moins, tu seras consolée.









GERVEX

LE BAIN

Un délicieux morceau de nu de l'artiste de ce temps qui a peint, du pinceau le plus caressant et le plus délicat, le nu féminin ; un pur régal pour les yeux qui ne se sauraient trop longtemps complaire à ces formes d'une harmonie si savamment sommaire et juste ; à cette exquise tonalité des chairs palpitantes et veloutées comme dans la vie ; à la grâce sans coquetterie de cette pose au volontaire

2

abandon ; aux détails de ce corps charmant ; au mystère de ce profil perdu que couve, comme une aile, la sombre chevelure, opaque et lourde. Et le joli mouvement de la main sur le rebord luisant de la baignoire ! Et l'inflexion devinée seulement de la nuque sous son manteau d'ombre ! Et l'inflexion à peine indiquée de l'épaule ! En vérité, quel autre poème plus admirable et plus complet que celui-là peut tenter l'artiste ?

Que de gloire un vrai peintre peut enfermer dans un morceau de cette simplicité et comme il y peut trouver le moyen d'être immortel ! Le chef-d'œuvre du Titien est une figure nue. Le chef-d'œuvre du Corrège aussi ; de notre temps, le chef-d'œuvre d'Ingres encore. C'est la formule définitive où se mesure la science et le génie d'un peintre.

En sculpture, c'est plus vrai encore.

Mais je n'ai pas coutume d'esthétiquer en ces courtes fantaisies qui me sont plutôt l'occasion rapide de rêves que de pensées.

Rêve exquis que celui de la Femme au bain, Rêve que caressèrent, avant moi, les deux vieillards pour qui la chaste Suzanne et le jeune prophète Daniel manquèrent vraiment d'indulgence, et l'excellent David qui, du haut de sa terrasse, ne perdait rien des hydrothérapies de Bebsabée. J'en veux moins, de cela, à ce vieux libertin

biblique, que du supplice qu'il imposa, plus tard, à d'innocentes vierges, de le réchauffer dans son lit de nonagénaire.

Mais à celle qui dresse, sous son lourd chignon dénoué, une oreille comparable à un délicieux petit coquillage de nacre rose, je ne veux point faire un cours inconvenant d'histoire. J'aime infiniment mieux, pour peu qu'elle écoute, lui dire les vers que m'inspire le joli spectacle qu'elle me montre.

C'est une déclaration, mademoiselle, que vous vaut cette fantaisie de vous montrer ainsi.

Ah ! que ne t'ai-je rencontrée
Dans la fierté de mes vingt ans !
Auprès de toi quel doux printemps
Et comme je t'eusse adorée !

De l'aube jusqu'à la vesprée,
Nous aurions passés les instants,
— Moi, plein de rêves palpitants,
— Et toi de mes bras entourée.

Puis, quand de nos rideaux pâlis,
La Nuit eût refermé les plis,
Oh ! la longue et mortelle ivresse !

Ah ! si telle que je te vois,
Je t'eusse trouvée autrefois,
Je n'aurais eu qu'une maîtresse !

Ce qui me mettrait bien loin de compte, mademoiselle, avec la réalité.

C'est que tout est exquis dans cette figure que la pose même fait mystérieuse. L'anonymat d'un beau corps lui donne un charme de plus. J'ai toujours rêvé d'adorer une femme dont je n'aurais jamais su le nom ni la condition dans la vie, comme ces princesses de féerie qui apparaissaient à leurs amoureux dans un carrefour de verdure et qui leur défendaient d'en savoir d'avantage que leur tendresse.

Celle-là ne serait pas une femme, mais la Femme, c'est-à-dire le seul objet digne d'un immortel amour.





CALLOT

LA MORT D'EURYDICE

Et comme Ophélia, par le fleuve emportée,
Elle est morte en cueillant des fleurs !

A dit Musset. Telle Eurydice, en effet; — non pas que les ondes du Styx emportent encore son beau corps vers les infernales demeures : mais son âme a déjà commencé le grave voyage et elle est mûre déjà pour les larmes du divin Orphée.

La Nature toute entière, avant de s'associer à la dou-

leur du poète, semble se fondre en un effeuillement de fleurs sur la morte, aux yeux fermés, aux belles mains alanguies, aux cheveux entremêlés de roses sauvages, pareille à une image du sommeil.

Souples encore des tiédeurs sacrées de la vie, ses formes ont gardé le voluptueux enchantement qui appelle les caresses. L'âme du désespoir n'exale pas encore, dans la forêt, l'immortelle plainte dont le génie de Gluck nous donna le dernier écho. Héroïne d'une des plus touchantes fables de l'antiquité, Eurydice est une de ces vierges pâles, qu'enveloppe à travers les âges, la piété des souvenirs.

Que la Mort d'Orphée, qu'elle évoque dans la mémoire est autrement tragique !

C'est ta mort que j'envie, ô doux fils de Linus,
Quand les vierges de Thrace aux crinières d'archange,
Sous leurs pieds bondissants, comme aux fêtes du Gange
Vendange épouvantable, écrasaient tes flancs nus.

Lorsque, foulant ton corps, leurs beaux pieds éperdus
Buvaient, sur la poitrine, une rosée étrange,
Et qu'aux chansons du cuivre — effroyable vendange, —
Ta noble chair volait sous les thyrses ardus.

Le regret te vint-il des chastes promenades
Où ta lyre éveillait l'écho silencieux?
A quoi bon de tes chants heurter les cieux maussades ?

Mieux vaut jeter son âme aux désirs furieux,
Tendre sa gorge nue aux ongles des Ménades
Et faire de son corps, la pâture des Dieux !

C'est à ce tragique trépas que t'a conduit, doux dompteur des êtres et des choses dont les tigres eux-mêmes léchaient tes pieds nus, le désespoir d'avoir perdu l'innocente tendresse de tes viriles années. Ainsi quand celle, que nous devions immortellement aimer, n'est plus, pour nous, qu'un souvenir, tout est abîme à notre âme désemparée.

O poète, tu avais perdu jusqu'au secret divin de tes larmes.

En vain tu t'asseyais au bord de la source qui avait souvent reflété vos deux images.

La source va creusant ! une larme immortelle,
Un nid pour les vautours dans le flanc du granit !
Le souvenir amer, au fond du cœur fidèle,
Tel, filtrant sans relâche, à la Mort fait son nid.

Et les vents embrasés dont la source est tarie,
Ne sècheront jamais la blessure du cœur.
— Quelques-uns ne l'ont su, mais aucun ne l'oublie,
Cet amour qui nous fît la première douleur !

Heureux donc ton destin, Eurydice, qui dors parmi les fleurs et qui as laissé, à ton inconsolable amant, la tristesse mortelle des adieux désespérés dont la seule guérison est la Mort.









PUVIS DE CHAVANNES

LA BEAUTÉ

O Vision, sans cesse rajeunie par la jeunesse même de l'âme, d'un poète admirable qu'un Dieu fit peintre pour enchanter, à la fois, nos yeux et notre esprit ! Comme il est vrai que l'art est l'interprétation personnelle de la Nature ou du mythe ! Une femme assise, dans le triomphe de sa nudité, un enfant lui tendant un miroir, un oiseau

magnifique ouvrant un éventail vivant auprès d'elle : il semble que cela ait été conçu et exécuté cent fois ; qu'aucun thème n'ait aussi souvent tenté le pinceau. Eh bien, cependant comme tout est nouveau dans cette noble image, comme l'impression s'en impose ! Et cela tient à quoi ? A ce que l'artiste y a mis de sa propre âme, foyer de lumière dont le rayonnement se fige dans son œuvre par un mystérieux effet de transformation.

Pour ceux qui ont suivi, dans son développement admirable, dans ses manifestations constantes, le génie de Puvis de Chavannes, jamais un pas de recul dans son glorieux chemin. Il est, à l'heure présente tellement à l'apogée que chaque fois que l'Aigle rouvre ses grandes ailes pour monter plus haut, il nous semble que le Cygne va chanter. Mais non ! de tels hommes sont, de leur vivant, doués d'une façon d'immortalité. De Puvis de Chavannes, comme de Victor Hugo, on peut dire :

Génie entré vivant dans l'immortalité.

Et n'est-ce pas d'une émotion très haute qu'une des plus grandes œuvres du second soit pour louer le premier, ce génie congénère dont l'âme vibre encore au milieu de nous, dont la lyre emplit encore l'immensité.

Puvis de Chavannes, Victor Hugo ! Ces deux noms ne sont pas seulement associés sur le plafond magnifique dont

ce joli tympan n'est qu'un encadrement. Ils sont gravés en lettres d'or ineffaçables et profondes, au seuil de la seconde moitié de ce siècle faits pour un éternel rayonnement dont la France sera à jamais illuminée dans l'avenir. Tel le nom d'Homère domine les âges et fait immortelle la Grèce, parmi toutes les contrées disparues de la mémoire des hommes.

De quels vers recueillis comme un hymen religieux, purs comme la fumée des encens au pied des autels, chanter la Beauté ainsi figurée, en un rêve doux et puissant, tout ensemble, de maturité et de candeur ! O Femme ici représentée, comme je te reconnais aux songes éperdus de ma jeunesse !

Dans l'adoration lente de ta Beauté,
Mer de splendeur n'ayant que des perles pour grève,
Comme un fer émoussé je retrempe, sans trêve,
Le besoin d'Idéal dont mon front est hanté.

Et, l'ombre où je te pleure ayant soif de clarté,
J'évoque ton image au secours de mon rêve ;
Dans cette vision qui fait l'heure plus brève,
Se rafraîchit mon cœur comme dans un Léthé.

Car l'oubli seul est doux, la vie étant amère.
Ceux qu'a précipités le vol de la chimère
Y dorment le sommeil de leurs espoirs lassés,

Comme dans un lit plein d'odeurs évaporées.
— L'immortel souvenir de tes grâces sacrées
Seul m'apporte un parfum vivant des jours passés !

De quelle reconnaissance éperdue nous le devons admirer et aimer cet incomparable artiste qui nous rouvre, sans cesse, de son pinceau consolateur, la porte du Paradis jadis entrevu et le seuil des bois sacrés où les Muses ont charmé notre jeunesse au bord du grand lac d'or ou le croissant de la lune est comme une barque courant sur les flots ! Quel rassénèrement en est venu à notre esprit aux heures mauvaises et troublées où la conscience même ne nous semble plus qu'un guide impuissant, dans l'art et dans la vie, vers ce double but qu'il atteint sans cesse : le Beau et la Vérité !





HYNAIS

LE JUGEMENT DE PARIS

Dans un décor très différent de celui du joli tableau de M. Gervais aux Champs-Elysées, dans un décor de pur paysage, très souriant d'ailleurs avec de belles baies, lumineuses dans l'intervalle des jeunes frondaisons, le berger phrygien est assis, rustiquement, sur un tertre de verdure, un genou ramené sous ses deux mains jointes, une

besace légère au dos, aux pieds des sandales agrestes. C'est vraiment un berger théocritien dans sa grâce d'éphèbe et tout à fait exquis.

Devant lui, les déesses, impatientes de la pomme, se montrent en des poses avantageuses à la beauté particulière de chacune, avec les instincts sûrs de la coquetterie qu'elles ont légués aux Femmes, à travers les temps.

Celle-ci debout et lui faisant face dans un beau développement de son corps souple et robuste, aussi bien fait pour les caresses amoureuses que pour les maternités à venir, visiblement préoccupée d'ailleurs de l'arrêt que rendra le berger et ne le quittant pas des yeux. Deux enfants jouent à ses pieds.

C'est la fleur en son plein épanouissement robuste d'où naîtra le fruit qui perpétue les races.

Cette autre est particulièrement fière de son torse à la courbe harmonieuse, et du dessin admirable de ses épaules. Aussi s'est-elle légèrement retournée, ne regardant qu'obliquement son juge, faisant saillir la neige vivante de ses reins sur lesquelles elle ramène une draperie dont celle-ci défie la blancheur. Et, dans ce mouvement tout à fait gracieux, elle révèle le bas seulement d'une cuisse charnue et le beau fleuve de lait qui descend jusqu'à ses pieds aux ongles de nacre rose.

Quant à la troisième, d'un raffinement plus complet

encore de coquetterie, elle feint une indifférence parfaite, comme si, pour elle, le résultat ne saurait être douteux.

Aussi pendant que ses compagnes paraissent plus ou moins anxieuses, n'a-t-elle l'air occupé que de relever ses lourds cheveux au-dessus de sa nuque aux reflets d'ambre qui semblent une poussière de soleil. Cambrant ses hanches, plissant délicieusement les chairs de son dos, comme on plisse une feuille de lis entre ses doigts, elle éloigne le miroir qui lui rend témoignage de ses charmes et supputant que ce qu'on voit d'elle suffit à faire deviner le reste, elle cache sous une étoffe gracieusement chiffonnée, ses jambes vraisemblablement superbes, cependant que, devant elle, à ses pieds, un paon arrondit son éventail aux innombrables yeux, et qu'un enfant joue, ne se souciant guère de tout ce qui se passe autour de lui.

C'est un sentiment tout naturel, impossible à écarter, devant ce sujet immortel et si souvent traité en peinture, de se demander ce qu'on aurait fait à la place du berger Pâris ?

J'avoue que mon embarras, dans l'espèce eût été considérable.

Car elles sont séduisantes, toutes les trois, à l'envi, celles qui s'appellent Vénus, Minerve et Junon et dont les attributs nous sont d'ailleurs fort indifférents aujourd'hui, leur seule nudité nous intéressant encore.

Très ingénieuse d'ailleurs cette succession graduée de mouvements et d'attitudes qui nous mène, de la nudité parfaite, à un demi-déshabillé seulement, celui de Vénus. Une autre aurait pu venir encore qui n'aurait montré d'elle que son radieux visage, que son cou éburnéen, que le commencement de sa gorge délicate, vêtue à la moderne, comme celles que nous aimons ! Et peut être celle-là eut-elle eu le prix : assurément même, si c'est Celle qu'évoquerait mon rêve, qu'appellerait mon souvenir.









E. SAIN

VIOLETTE

Et vous semblez, mademoiselle, modeste comme votre nom. Ce qui ne vous en rend que plus charmante.

Au moins, les violettes de nos banlieues parisiennes sont ainsi, semblant se cacher sous leur haute collerette de verdure, pareilles à des yeux d'un bleu pâle qui doucement clignottent à la lumière et semblent toujours prêts

4

à se fermer au premier souffle, comme vos beaux yeux au premier baiser.

O violettes parisiennes, présent cher aux amoureux :

Quand l'hiver aux longues vesprées,
Jonche les jardins de débris,
C'est au cœur même de Paris
Que les fleurs se sont retirées.

Et c'est elles qu'aux adorées
On offre — qu'importe leur prix ! —
Mais, pour les amants bien épris,
Les violettes sont préférées.

Elles murmurent des aveux,
Et, parmi l'ombre des cheveux,
Mettent à peine une caresse.

Présents craintifs sont les meilleurs :
Souvent les plus petites fleurs
Disent la plus grande tendresse.

Aussi comme elles sont reçues des amoureuses de bonne foi et de cœur sincère !

Que j'enviai plus d'une fleur
Qui, dans un verre de Venise,
Bien loin du jardin agonise,
Perdant son âme et sa couleur !

Notre sort est pareil au leur,
Claire, Marguerite, Denise,
A nous que l'Amour tyrannise,
Mettant à nos fronts des pâleurs.

Les tiédeurs des gorges nacrées
Lentement les ont pénétrées
En de mortels frémissements.

Dans les chambres de parfum pleines,
Vous buvez leur dernière haleine
Mêlée aux baisers des amants.

Oui vraiment, vous symbolisez à ravir cette fleur exquise des aveux timides, cette fleur à demi sauvage qui semble à peine une vapeur bleue au dessus de l'océan d'émeraude des gazons.

Mais toutes les violettes de France ne sont pas ainsi.

Apprenez, mademoiselle, que nos violettes de Toulouse sont charnues comme des lèvres, de vigueur étrange et colorées sombrement, hardies sur leurs hautes et solides tiges. Celles-ci sont vraiment venues d'Ionie, patrie des violettes sacrées dont il est fait déjà question dans les poèmes de Théocrite.

Elles se rassemblent en gerbes énormes et lourdes, admirables de densité et aux puissants arômes. Pour moi elles

ont la saveur de la Patrie, de la terre aux Femmes brunes et vigoureuses. Mais je n'en goûte pas moins, Parisien devenu par une ironie du destin, vos tonalités délicates et votre parfum si pénétrant !





VIDAL

MON MODÈLE

Le premier mot qui tombera de ma plume est celui-ci : mes compliments !

Car elle est la plus aimable du monde cette figure de femme qui regarde avec un doux effarement causé par rien du tout, sans doute. Car c'est étonnant ce que les femmes s'effarouchent de peu. D'ailleurs la pose est d'une

sérénité parfaite, pleine d'abandon, les jambes se croisent indolemment, tandis que les épaules sont doucement élevées jusque sous le menton par la façon dont les bras sont tendus pour servir de point d'appui. Le mouvement est naturel, très féminin, plein de grâce.

Dans l'atelier bien chauffé, pendant qu'il gèle, sans doute, au dehors, elle semble une jolie fleur de serre qui s'ouvre doucement.

J'irais bien vous cueillir, pour vous tenir compagnie, d'autres fleurs, Mademoiselle, si nous étions seulement au printemps! Si vous le permettez même en attendant,

Sous l'averse aux rudes baptêmes,
Le vent froid, faisant des vers,
J'irais cueillir des chrysanthèmes,
Ces fleurs clémentes de l'hiver.

Et dans mon cœur poudré de givre,
Mes baisers fondant le grésil,
Pour vous seule, feraient revivre
Les tièdes caresses d'Avril.

Les rayons clairs de leur calice,
Frileuse étoile des jardins,
Vous diraient mon divin supplice,
Mes espoirs et mes pleurs soudains.

Quel paradis rouvre sa porte
A mon souvenir attendri,
Le beau printemps qu'en moi je porte
Dit que la Beauté m'a souri.

Car c'est sous la neige amassée
Que s'apprêtent à refleurir
La violette et la pensée
Que l'hiver ne fait pas mourir.

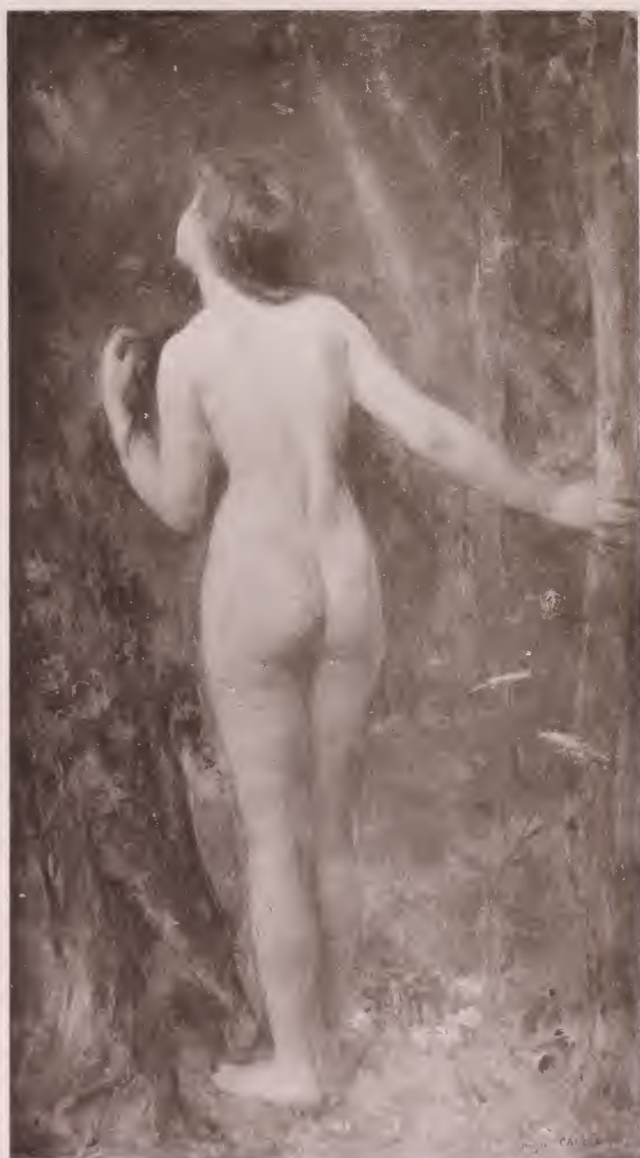
Il suffit pour qu'elle renaisse,
Au sourire du ciel vermeil,
La sainte fleur de la Jeunesse,
Du premier rayon de soleil.

Et vous êtes ce soleil-là, vous qui portez au front la gaîté des matins et le sourire des avrils, vous dont les lèvres sont pareilles à la première rose, dont les épaules blanches semblent vêtues du velours mystérieux des lys, dont les yeux clairs semblent deux coins du ciel illuminé d'une double étoile.

Dans les fleurs de serre auxquelles vous ressemblez, par je ne sais quel charme délicieusement alangui, un soleil lointain, plus chaud que le nôtre et plus éclatant, a laissé s'emprisonner un de ses rayons, le plus doré et le plus ardent, et c'est pourquoi, vous nous mettez, à nous même, au cœur et dans les yeux, l'éternelle vision des Paradis lointains.









CALLOT

CHANT DU MATIN

La gloire du Matin monte dans les cieux calmes,
Et ferme, en souriant, les ailes du sommeil,
Et le jour triomphant pose son pied vermeil
Sur les nuages blancs couchés comme des palmes.

Dans la fraîcheur des frondaisons tout humides de rosées, debout dans la splendeur de sa nudité triomphante, extasiée par les arômes des fleurs épandues autour d'elle dans le gazon, jeune elle-même comme le Matin, comme

le Printemps, baignant ses pieds blancs aux fraîcheurs de l'herbe diamantée par l'aurore, elle réalise l'image chaste et voluptueuse à la fois d'un bien-être infini dans la sérénité des choses. Elle écoute surtout les mille voix qui montent et descendent de l'herbe touffue où la source pleure, où l'insecte crépite, vers les arbres où les oiseaux chantent, où les feuillages s'agitent mélodieusement au moindre souffle.

L'hymne matinal, doux et triomphant à la fois, éclate autour d'elle, silencieux pour qui ne sait entendre la voix auguste de la Nature, toujours vivant pour l'âme des poètes et pour l'oreille de la Beauté :

O Terre, habitacle éternel
Des choses, qu'à la Mort fidèle,
Le Temps disperse d'un coup d'aile ;
O Terre, habitacle éternel
Des âmes, qu'aveugle en sa tâche,
L'Amour consume sans relâche,
Voici le Matin solennel !

Déchire le suaire d'ombre
Où le soir, sur tes flancs lassés,
A couché tes fils trépassés ;
Déchire le suaire d'ombre
Où le soir, sur ton front pâli
A versé le rêve et l'oubli !
Sors du tombeau de la Nuit sombre.

Revêts d'un manteau de soleil
Ton épaule tremblante encore
Des premiers frissons de l'Aurore,
Revêts d'un manteau de soleil
Ton épaule tremblante et nue.
Et, dans l'extase de la nue,
Monte au devant du jour vermeil !

Puis, seul, dans sa mélancolie d'éternel exilé, le poète chante encore :

Avec des pâleurs de rose trémière,
La fleur du Jour s'ouvre, à l'horizon clair
Et monte, semant, au voile de l'air,
En ruisseaux d'argent, ses pleurs de lumière.

Comme un vol léger de papillons blancs
S'éparpille autour un essaim de nues
Secouant encore, à leurs ailes nues,
Du cœur d'or des lis les duvets tremblants.

Dans mon ciel plein d'ombre, une fleur pareille
Porte les clartés de mon jeune amour.
Rêves et parfums flottent alentour
Comme au bleu lever de l'aube vermeille.

Et cette fleur d'amour, c'est toi, délicieuse inconnue, rêve d'artiste, vision charmante, toi qui promène l'harmonieux accord de tes formes impeccables parmi ce recueillement de la Nature, sous la caresse vibrante du soleil.





LEE ROBINS

A LA FENÊTRE

Détachant, sur un fond de draperie sombre, la silhouette exquise de son corps jeune et souple, en une pose d'un abandon parfait et la plus naturelle du monde, d'une main ramenant les plis de sa chemise qui lui glissait aux pieds, de l'autre elle écarte le rideau de mousseline qui tamise le jour du dehors dans la chambre coquette dont

un coin seulement nous est révélé, et sa tête se penche légèrement en un geste de curiosité qui n'a rien d'ailleurs de passionnel.

Que le mystère est charmant à deviner de ces scènes esquissées par l'artiste et dont le càractère imprécis se prête à tous les voyages de l'imagination !

Est-ce une maîtresse impatiente qui attend le bien-aimé et guette sa venue par la croisée ? Certes, le costume prête à cette hypothèse. Mais non ! Rien d'une Ariane impatiente dans cette calme figure. Et puis, quel malotru se ferait attendre d'une aussi aimable personne ? Et combien celui-là serait indigne de son bonheur ! Car il est d'une grâce parfaite ce torse bien attaché et rien n'est plus tentant que l'étreinte de ces deux bras ronds et blancs faits pour les longues caresses.

Ce qu'elle regarde est infiniment plus indifférent, à en juger par l'air presque distrait et empreint de rêverie, qu'elle y met.

Quoi alors ? Mais d'abord, sommes-nous à la campagne ou dans la ville ? Car maintenant les élégances parisiennes suivent leurs maîtres jusqu'au fond des plus lointaines villégiatures. Dans la ville ce serait le mouvement insipide de la rue, les banales figures des passants, la course cahotante des fiacres, tout ce qui vraiment ne mérite guère d'être regardé que des yeux badauds.

Un coin de parc alors, un joli paysage bien travaillé avec des buissons de roses, des massifs de rhododendrons, toute la Flore coutumière des propriétés bien entretenues. Il me semble voir d'ici, derrière cette étoffe transparente à demi, au loin, les beaux arbres s'étageant en ordonnance hautaine; une pièce d'eau par devant où des cygnes tendent leurs ailes blanches comme des voiles, puis, plus en avant encore, ce parterre éblouissant, bariolé, à la parure sans cesse renouvelée. C'est le matin — autrement pourquoi une honnête dame comme celle-ci serait-elle en chemise ? et c'est le printemps. Car tout doit être jeunesse auprès de sa jeunesse triomphante et la Nature lui doit son plus beau décor pour une si douce rêverie.

Oui, c'est le printemps et c'est le matin qui chantent derrière cette vitre mystérieuse et qu'elle écoute. Faisons comme elle. Ecoutons leur chanson. Il s'y mêle une plainte d'amour :

Le pied blanc de l'Aube a laissé
Des poussières d'argent dans l'herbe
Et mis un pleur vite effacé
Au cœur d'argent du lys superbe.

— O les beaux matins de printemps,
Où le soleil, dans les rosées,
Allume des fleurs irisées
De feux légers et palpitants !

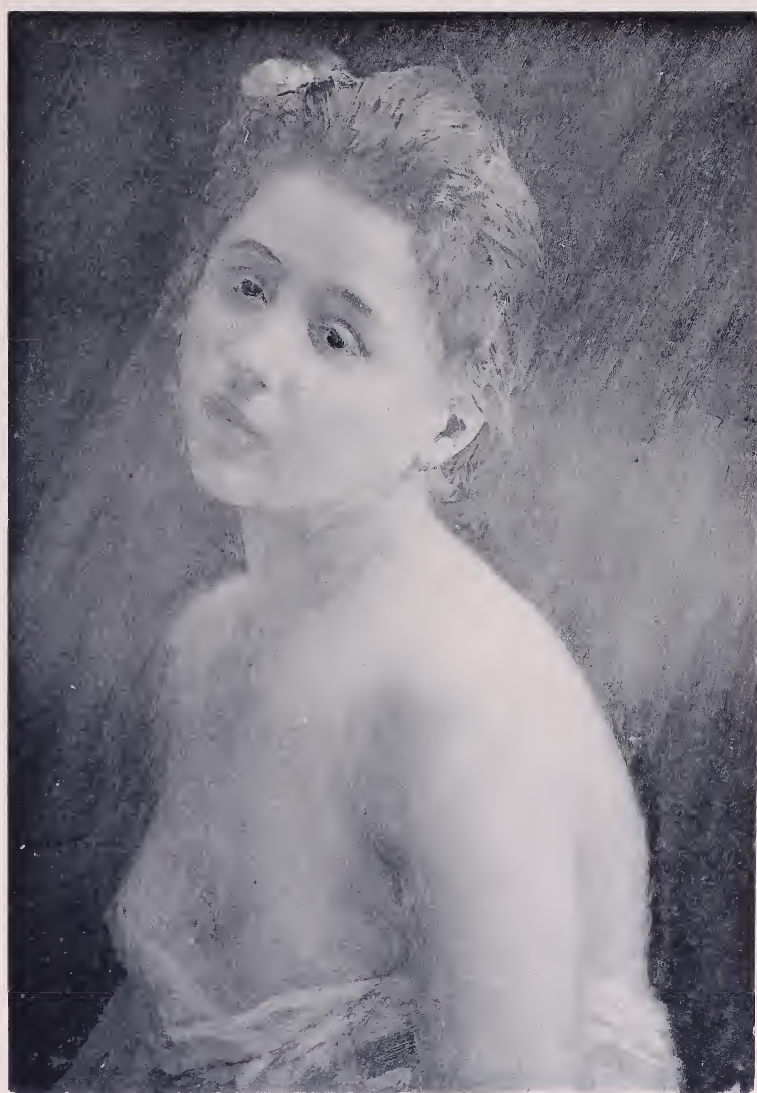
Quand elle eut, sur mon cœur joyeux,
Mis son pied, vivante lumière,
Des larmes mouillèrent mes yeux
Et mon cœur s'en fut en poussière.

— O les beaux matins de printemps
Où l'âme, aux fleurs appareillée,
Les baisers de l'aube mouillée,
S'emplit de rayons éclatants.

Et c'est pour vous, Mademoiselle, délicieusement indifférente à son martyre, que chante la voix de l'inconnu qui soupire pour vous, en quelque coin de ce paysage dont vous ne regardez que les fleurs, épiant peut-être, lui aussi, de loin, sur le même rideau, mais de l'autre côté, votre ombre chère à sa rêverie. Car vous êtes assurément trop belle pour n'être pas aimée.









GIRARDOT

MESSAOUDA

Pourquoi ce nom presque farouche à cette gracieuse, image d'une grâce étrange cependant, avec je ne sais quoi d'oriental dans les yeux, d'extrême oriental même dans les yeux aux lignes légèrement retroussées.

C'est par une Messaouda aussi, — mais combien plus redoutable à regarder ! — que M. Humbert, alors élève

de Fromentin, avait commencé sa renommée, et je vois encore cette longue figure nue, sous l'encadrement sombre de ses cheveux dénoués, allongée en une pose de sultane, indolente et cruelle comme Cléopâtre sur le lit superbe où Antoine viendra mourir. Oh ! pas du tout parente de celle-ci !

Et ce n'est pas un regret que j'exprime.

J'ai toujours professé un éclectisme parfait en matière de beauté. La preuve est que j'ai chanté la Beauté blonde et la Beauté brune tour à tour et que je vais les chanter encore.

Fantaisie blonde.

Tout plein de caresses vermeilles,
Des frissons d'or venus du ciel,
S'envolent comme des abeilles,
De ta chevelure de miel.

Et ces filles de la Lumière,
L'aile vibrante de plaisir,
Ont fait de ta blonde crinière,
La ruche où pose mon désir.

Leur essaim sur tes lèvres fraîches,
Des roses laissa la clarté ;
Mais tout le poison de leurs flèches,
Dans tes yeux cruels est resté !

Ce madrigal est pour vous, mademoiselle.

A votre ami, la *Messaouda* et M. Humbert, je dirai :

Fantaisie brune.

Comme le vol d'une hirondelle,
Sur un ciel d'aube aux blancs rideaux,
Double, en passant, une ombre d'aile,
Se dessinent tes noirs bandeaux.

Leur ombre jumelle se joue
Sur le ciel de ton front qui luit.
Et, jusqu'aux roses de ta joue,
De sa corrolle étend la Nuit.

Avant que l'hiver n'effarouche
L'oiseau fidèle, si tu veux,
Je poserai longtemps ma bouche
Au sombre azur de tes cheveux!

C'est décidément un nom fait pour s'inspirer des peintres et des poètes que ce joli nom de Messaouda que vous portez l'une ou l'autre.

Et je concevrais, très volontiers, infidèle à toutes les deux, une Messaouda châtaine dont les cheveux auraient des lumières rouillées, comme celles que le soleil d'automne attache aux feuilles mortes, ou bien une Messaouda rousse tout à fait, dont la crinière farouche semblerait

traîner, après elle, des clartés d'incendie, balayer le ciel des incandescences d'une constellation en train de mourir.

Ce que je ne concevrais pas, c'est qu'une femme, sans vrai beauté, s'appelat Messaouda.





BERTON

LA TOILETTE

Auprès de la chaise de laque sur laquelle la chemise défaite à abattu ses blancheurs comme une colombe blessée, nonchalamment assise, une main perdue sur le meuble et l'autre ramenée le long des jambes légèrement croisées, elle nous montre seulement, au dessus d'un dos exquis très convenablement grassouillet et ponctué à

peine de fossettes pareilles à de petits nids d'amour, sa belle nuque aux lumières ambrées dans une lourde chevelure semblant prête à laisser cheoir, sur la neige des épaules, une avalanche de nuit.

Un seul de ses pieds est visible, qui montre au bout de son marbre vivant et légèrement veiné de bleu, des ongles de nacre rose, le talon aussi ayant des luisants de nacre qui semblent appeler le baiser.

En arrière, les objets familiers, l'aiguière domestique et la cuvette toute frémissante, au dedans, d'eau fraîchement versée.

Et il n'en faut pas d'avantage pour que ce joli poème de jeunesse s'épanouisse, dans notre cerveau, plus intéressant mille fois que les querelles dont l'humanité occupe un temps qui serait bien mieux donné à l'amour.

C'est que les moindres riens de la vie féminine comportent un charme mystérieux dont ne se défendent que les ambitieux et les sots. C'est un très grave événement, pour les fervents des sensuelles tendresses, que cette toilette d'où dépendra peut-être la bonne humeur de toute une journée. Imaginez que l'eau des ablutions ait été apportée trop chaude par une imprudente camériste. Ce sera une bouderie dont aura à souffrir plus d'un innocent.

La vie orientale seule — secret de toutes les civilisations réelles — donne à cette toilette de la Femme, l'impor-

tance qu'elle doit occuper dans la vie d'un grand peuple. Ce n'est pas un sot ce pacha dont le harem nous a été quelquefois ouvert par des peintres privilégiés et dont les gardiens, moins enviables, nous ont conté quelquefois la légende. Ingres, Gérôme, Benjamin Constant se sont complu au spectacle de ces belles esclaves au sortir de la baignoire de porphyre, toutes ruisselantes d'eau parfumée, dont une négresse respectueuse essuye les belles chairs avec une pieuse attention. Une lumière très douce, tamisée par des vitres multicolores, baigne ces scènes d'une intimité voluptueuse et dont nous avons si souvent rêvé d'être l'invisible témoin.

A cet embellissement de ses charmes, la femme orientale passe le meilleur de son temps, donne le plus pur de son souci, ce qui est une attention incontestablement délicate pour celui à qui ce somptueux trésor est réservé. D'aucuns la plaignent de cette abrutissante occupation. Eh ! mon Dieu ! que faisons-nous donc de la Femme Européenne dans notre société si fort au dessus de celle que régit encore l'immortel Coran ? Ne voyons-nous pas — et c'est une bien autre honte — la jeunesse, — souvent l'enfance, — la faiblesse — souvent la beauté livrées aux plus rudes travaux, vivant de salaires péniblement acquis dans l'empoisonnement des usines et un tel spectacle ne devrait-il pas nous rendre modestes vis-à-vis de races ayant, au fond

infiniment plus le respect de la Femme que nous, puisqu'elle n'y est pas traitée en bête de somme.

Mais voilà une bien sérieuse dissertation à propos d'une bien légère image. Que voulez-vous, Mademoiselle! Je suis humilié pour le monde auquel j'appartiens, pour le pays où un destin stupide m'a fait naître, de vous voir ainsi accroupie et vous livrant seule, à des soins que vous devraient prodiguer de moins belles que vous! Devant tant de charmes délicats, je cherche, malgré moi, l'esclave qui vous devrait entourer de sa savante sollicitude et verser les parfums les plus délicats et les plus coûteux, dans votre belle chevelure légèrement ébouriffée, sur vos épaules de marbre rosé semblant refléter par quelque miracle d'optique, les merveilles printanières d'un pommier en fleurs.









JEAN BÉRAUD

LES DEUX MUSES

Je défends absolument que, devant mon image, on évoque la fabuleuse mémoire de l'Ane de Buridan. D'autant que, par une intention ironique peut-être de mon spirituel ami Jean Béraud, ayant le choix entre ces deux exquises personnes, c'est ma pipe que j'ai choisie.

Ça n'a pas toujours été ainsi, mon compère ! Mais vous

ne me l'avez pas laissé ignorer dans cet exquis portrait, ma poche seulement ne s'est ps argentée depuis le temps où nous cueillions ensemble, malgré les droits que l'âge me donnait déjà à votre respect, les mêmes fleurs de Bohême, au pied de l'Aventin de Paris. Comme il serait de mauvais goût d'insister, à cette occasion, sur mes charmes personnels, je crois que l'occasion est parfaite de commenter mon image par un bout de biographie. Écoutez-donc, ô vous qui le contemplez au Champ de Mars, ce qu'était l'homme que vous avez sous les yeux, au moment où le pinceau d'un peintre illustre, le piqua, comme une épingle un papillon, sur l'album de l'Immortalité.

Paris fut mon berceau — mon pays, c'est Toulouse.
Je désire qu'un jour, l'une et l'autre jalouse,
L'honneur d'avoir produit le grimaud que je suis.
Ce point sur ma naissance éclairci, je poursuis,
Mon âge ?... Je pourrais — la chose est trop certaine,
Plutôt que mes cheveux friser la cinquantaine;
Mais de mes ans n'ayant gardé que les printemps,
Pour les dames encor je me donne vingt ans,
Et je fais de mon mieux pour en paraître digne.
— Comme poète, j'eus la malchance indigne
D'être fort, bien portant, et quelque peu pansu.
Mes parents m'auraient fait autre, s'ils avaient su
Qu'on ne croit pas aux vers des personnes replètes,
Et m'auraient épargné deux disgrâces complètes.

En ne me faisant pas un nez ressemblant plus
Au piton d'un frocard qu'au nez de Romulus.
Mais, éveillant une âme, en cette épaisse argile,
Sur un banc d'écolier j'eus pour maître Virgile.
Mon second fut Banville et c'est leur voix encor
Qui chante à mon oreille avec un rythme d'or.
Mes parents me voulaient magistrat ou notaire :
Pour les mettre d'accord je me fis militaire !
Mais l'Amour fit tomber le glaive de ma main.
Et, depuis ce jour-là j'ai suivi le chemin
Où croissent, en tous temps, les roses de Bohême.
Une chanson d'amour fut mon premier poème.
Mes derniers vers seront une chanson d'amour.
Cependant, pour gagner le pain de chaque jour,
Des vieux conteurs Gaulois j'ai suivi le modèle,
Mais je restai toujours à la Muse fidèle,
Et je déguerpirai de ce monde pervers,
N'ayant que deux regrets : la femme et les vers !

Vous le voyez, ô mes chères et constantes inspiratrices ! c'est entre vous que se partageront mes regrets, comme se sera partagée ma vie, Muse auguste qui, de tes beaux doigts d'ivoire fuselé caresse les cordes frémissantes de la lyre, en ton vol, pareille aux oiseaux du ciel ; et toi, terrestre Muse aux appats charnels qui me tends les baisers de ta bouche d'ivoire rose avec une pointe de moquerie aux lèvres. Et cependant toutes les deux vous m'avez trahi à

l'envi. Toutes les deux, toi qui ne m'as donné du Beau que les tortures et de l'Idéal qu'un désir impuissant, et toi que j'ai souvent surprise dans les adultères bosquets où, loin de moi, t'entraînait ton caprice ! O chers bourreaux de ma jeunesse !





E. SAIN

THAÏS

Un nom qu'ont rendu célèbre, en peu d'années, un livre d'une extrême délicatesse passionnelle et un opéra signé d'un des plus grands musiciens de ce siècle, le nom de la courtisane tour à tour triomphante et repentie.

En cette superbe image de sa jeunesse, elle est toute aux splendeurs de sa beauté, au pouvoir insolent de ses

charmes. Tout est dominateur, confiant dans les destinées, implacable délicieusement, dans ce visage aux traits purs qu'illumine un regard brillant, mais sans vraie tendresse, à la bouche sensuelle s'ouvrant pour la demande autant que pour le baiser; car d'autres cupidités s'y dessinent, à côté des cupidités sensuelles, encadré d'une chevelure qui se relève en tiare, majestueuse et farouche, au-dessus du front sans rêverie.

Tout semble armure pour les combats cruels de la vie et de l'amour dans cet être exquisement redoutable. La tiare se fait casque empanaché, comme celui des amazones, au-dessus de la nuque que noye une chevelure descendant sur les épaules comme pour les protéger. La poitrine semble, par sa dureté et son éclat, une cuirasse de nacre irrisée doucement aux rayons du soleil et étincelante. C'est Thaïs, la courtisane, bien autrement inhumaine que Madeleine, sa sœur aînée, et qui semble partir en guerre pour quelque aventure meurtrière à qui aurait l'imprudence de l'aimer.

Derrière cet hymne de jeunesse, de fierté, d'orgueil défiant les Dieux mêmes, écoutez la plainte de l'amoureuse vaincue par une unique tendresse, unique et désespérée, écoutez les cantiques mortuaires qui plus tard la coucheront dans les plis claustrals du linceul !

C'est qu'il est, au cœur de la courtisane une angoisse

cachée d'aimer qui, quelque jour, s'avive et lui rend toutes les tortures qu'elle-même a fait endurer. Écoutez-la plutôt.

Nous qui vendons l'amour, aux pieds de tous foulées,
Dans ce marché cruel nous sommes les volées,
Quand, à l'ardente soif, du sens inapaisées,
Nous vendons l'infini dans un de nos baisers,

dirait tristement Izÿel, sœur aussi de Thaïs, en la légende Hindoue que Sarah Bernhardt a si divinement incarnée.

Elle aspire vers celui qui la délivrera de cette honte qui fut la gloire de son imprudente jeunesse.

Oh ! ces baisers vendus qu'on sème sur la route,
Ces baisers sans ferveur où l'âme n'est pas toute,
Qui donc arrachera ma bouche à leur affront ?
Et qui donc le premier, me baisant sur le front,
De mieux que d'un désir me fera sa caresse,
Celui qui m'élevant plus haut qu'une maîtresse,
M'aimera d'un amour si profond et si doux
Qu'un ange seulement puisse en être jaloux !

Mais voici le Rédempteur qui passe sur le chemin. — Prophète prêchant au monde les saintes lois de la bonté et de la miséricorde. — Dieu fait homme, allant mourir pour le salut des races. — Disciple ayant fui la paix du

cloître pour la périlleuse rédemption d'une âme, et la courtisane s'humilie en des adorations charnelles encore, Izÿel, Madeleine, Thaïs. Toujours la même histoire qui est comme une revanche des droits augustes de l'Idéal et du cœur !

Mais tu es encore loin de cette heure mystérieuse d'ombre sur ton front et de lumière dans ton âme, ô tranquille image de la Beauté sereine et souveraine attendant le sourire aux lèvres — un sourire qui devient morsure souvent, — la proie que te jettera le destin, la victime qui ne te maudira jamais, quelle qu'ait été ta cruauté. Car, pour les amants de vraie ferveur, ô Femme

Le salut éternel ne vaut pas ton baiser !






E.R.Ménard



R. MÉNARD

L'ANSE DE KERGOS

La vie à travers un rêve d'or pâle.

Le beau lac que borde un rideau de verdures aux tons transformés par les transparences vibrantes de l'atmosphère, est fait lui-même de nuit et de clarté, comme un miroir d'argent sur lequel passe de grandes ombres et des opacités métalliques. Une œuvre de poète pour le style impérieux, malaisé à définir, mais certain qui est en elle.

8





J.-J. ROUSSEAU

FIN DE SÉANCE

Ce qu'elle est joyeuse d'en avoir fini avec la pose ! Ce qu'elle recoqueville, avec un plaisir fait de soulagement, ses beaux bras sous sa nuque, entre des cheveux débordant en ondes inégales, en ondes sombres comme un flot du Léthé ! Ce qu'elle détend, en une pose qui rend à ses pieds leur inflexion naturelle, ses jambes raidies ! De quel sourire d'enfant elle salue un rêve de paresse ! Les pauvres

filles ! Comme un certain monde se doute peu du rude métier qu'elles font !

Quand j'étais enfant, j'entendais couramment traiter, dans mon petit monde provincial et bourgeois, les acrobates et les saltimbanques — mon admiration déjà — de « fainéants ». Eh bien ! je voudrais voir Messieurs les notaires et les ronds de cuir, goûter de cette fainéantise-là. Mes belles relations dans la société contemporaine m'ont permis de fréquenter quelques familles illustres dans l'art du trapèze et de la barre fixe. Ces gens-là sont tout simplement des héros voués à toutes les vertus. Ils vivent de sobriété, de continence, ... et de leurs tours. Ce sont vraiment de drôles d'Épicuriens.

Et les danseuses donc ! Mais les carriers dans les mines se donnent moins de mal et font un travail moins dur que celles qui tentent d'arriver dans le rude état de la chorographie. On en voit qui soupent quelquefois, souvent même, avec des abonnés après la représentation. Morbleu ! on aurait faim et besoin de se refaire à moins.

Les dames du monde croient assez malaisément que les modèles de profession aient aussi grand mal dans leur état. Celles qui ont fait faire leur portrait trouvent que la pose est une chose toute simple et sans fatigue réelle. Parbleu ! on les installait dans les attitudes qui leur sont

familières dans la vie. Elles répèteraient volontiers; après Musset :

On est si bien, tout nu, sur une large chaise !

Le malheur est que la large chaise est un mythe pour le modèle de profession. Les Déesses, les Nymphes, les Naïades qu'elle représente n'habitaient pas de larges chaises. En quelles postures pénibles et même douloureuses ai-je vu ces pauvres filles s'obstiner avec une constance dont bien peu d'hommes seraient capables !

Je voudrais voir les modèles, ayant apporté un sentiment d'art et une passion à leur rôle dans l'art, traités avec une façon de respect et mis à l'abri du besoin par la reconnaissance des artistes. J'imagine que la Femme dont la perfection plastique a inspiré un chef-d'œuvre, a rendu plus de services que bien des gens pourvus d'officielles retraites.

C'est une gloire assurément d'avoir été, ne fût-ce que quelques heures, celle qu'on appellera toujours Vénus ou Léda.

A combien de nous est-il donc donné de vivre immortellement dans une héroïque image ?

Il ne me semblerait que juste de voir quelquefois, sur le marbre ou sur la toile, le nom du modèle adjoint à celui de l'artiste. Croyez-vous que celui de la Femme qui a posé la Vénus de Vienne, cette œuvre si visiblement près de

la vérité et si admirablement naturaliste, ne mérite pas d'être conservé et glorifié.

Par quoi peut vivre la Femme, si ce n'est par le souvenir de sa beauté ?

Le modèle consciencieux est souvent, pour le peintre, un collaborateur véritable. Les paysagistes prennent bien la peine de nommer, au catalogue, les sites qu'ils ont reproduits. J'imagine que le nom d'une Femme vraiment belle mérite cet honneur aussi bien qu'un coin de nature.

Mais ce sont là revendications bien lointaines de la pensée de cette belle fille qui, la séance finie, oublie aussitôt sa fatigue en quelque joyeux projet !









SCHEIDECKER

PETIT BAHUT MODERNE

C'EST une bonne fortune, pour les yeux, que cet envahissement de la peinture et de la sculpture sur les objets de la vie coutumière, que cette belle poussée décorative qui caractérisera le mouvement artistique de la fin de ce siècle.

Il est fort agréable, en effet, d'avoir chez soi, au lieu des reliefs insensibles et toujours pareils du bois, sur un

meuble d'utilité pratique d'ailleurs, d'aussi précieuses images que celles qui nous sont montrées ici, dans leur nudité charmante, celle-ci prenant son envolée avec un voile pour ailes, celle-là semblant flotter aussi dans l'air comme si un invisible papillon l'emportait dans sa course.

Et, pour une fois seulement, ce me sera une occasion de philosopher un peu.

Combien cette révolution artistique sera féconde, j'imagine, et comme elle est bien dans la tradition des peuples ayant laissé une trace profonde dans l'histoire de l'art ! Est-ce que les potiers de Tanagra n'ont pas fait des chefs-d'œuvre avec un peu d'argile ? Est-ce que les artistes admirables du Japon n'ont pas semé la vie autour d'eux, en mille riens charmants où se retrouvent, sans cesse, l'homme et la Nature ?

Deux courants se partagent les préoccupations artistiques et mercantiles tout ensemble. Il s'agit de savoir si nous appliquerons l'industrie à l'art ou l'art à l'industrie.

La première de ces tentatives est tout simplement barbare et odieuse. Elle aboutit aux simili-bronzes, aux simili-marbres, à toute cette fabrication de faux objets d'art qui ne peut donner satisfaction qu'à des goûts absolument grossiers et bourgeois. Appliquer l'industrie à l'art ! la fabrication impersonnelle anonyme, au noble

travail de l'ouvrier ! Quel rêve insensé et mauvais ! Est-ce que les vrais objets d'art ne vivent pas, seulement, de ce que nous leur donnons de notre âme ? Il faut en finir avec cette folie, avec cette fantaisie de vandales mettant au service des faux amateurs, un inepte caprice.

L'art appliqué à l'industrie ! Quelle merveille au contraire !

C'est l'ennoblissement constant de la matière par l'idée ; c'est l'artiste appelé au secours de l'ouvrier et donnant, à ce qui n'était qu'utile, le secours précieux de la Beauté ; c'est le peuple tout entier dont les yeux s'instruisent, dont le goût se relève, qui est initié aux grandes jouissances que l'art porte en soi. En vérité, cette tentative, qui n'est que la reprise d'une admirable tradition même dans notre race, doit être encouragée, admise, servie.

Car enfin, l'art n'a-t-il pas fait des chefs-d'œuvres dans nos cathédrales gothiques ? Que de grands artistes, que des sculpteurs dont l'œuvre accuse le génie, et dont nous ne connaissons pas les noms, ont épuisé leur vie à ces travaux sans fin, admirables, qui nous confondent encore aujourd'hui !

Je veux bien qu'ils aient vécu dans un siècle de foi, qui les soutenait par d'immortelles espérances.

Mais est-ce que l'art n'est pas aussi une religion ? Est-

ce que ceux qui s'y livrent ne sont pas prêts aux mêmes sacrifices, à la même abnégation que leurs devanciers ?

Mais voilà de bien graves paroles à propos de ces deux jolies figures !

Le lecteur de ce livre d'impressions rapides, dans ses aperçus, me les pardonnera.

Il est bon, tout en se laissant aller au caprice de sa plume, de ne pas oublier toute préoccupation d'esthétique et ce serait un tort de ne voir un salon que pour y amuser simplement ses yeux.





PUVIS DE CHAVANNES

FANTAISIE

Un pur chef-d'œuvre de grâce antique, dans un sentiment de modernité dû à la conception même du type féminin, lequel n'est pas la servile copie des modèles immortels. Car un jour, il faudra que j'analyse les Femmes, ou mieux la Femme de Puvis de Chavannes, laquelle ne ressemble pas aux images que nous donnent les autres peintres de nu, vision infiniment spéciale et despotique

où s'est enfermé certainement son rêve, dans ce qu'il a de plastique et de très noblement sensuel. Comme de loin, vous la reconnaîtrez, sous les cheveux d'or comme sous les cheveux sombres, celle que poursuit sa conception d'artiste amoureux de l'immortelle Beauté, dans sa plus sublime expression : le corps féminin !

Qu'il l'asseye dans l'herbe du bois sacrée, toute fleurie de crocus et de tulipes sauvages, ou sur les sables de la Mer où s'ouvrent des déchirures bleues, ou sous l'ombre des arbres hiératiques dont les feuilles et les fruits sont d'or, où la lumière incruste des gemmes ; qu'il lui fasse tendre la main vers une anémone à peine ouverte ou vers un laurier flottant au-dessus de sa tête ; qu'il l'enveloppe d'une draperie blanche ou d'une robe violette, d'un violet pâle comme celui des iris de serre et de certaines orchydées ou d'une vapeur fluide d'hyacinthe ; qu'elle ramasse au sommet de sa nuque ses lourds cheveux ou qu'elle les déploye sur ses épaules comme de magnifiques ailes, vous la reconnaissez à votre adoration, et vous la saluez des plus nobles fraternités de votre propre esprit.

Cette fois-ci, elle est à demi-étendue sur une draperie dont ses jambes sont pudiquement nouées, et d'une main elle élève en l'air une de ces fleurs du jardin paradisiaque dont Puvis de Chavannes a seul aussi le secret. Devant

elle l'enfant veut atteindre le vol d'un oiseau dont se détachent les ailes cependant alourdies et qui lui échappe, colombe que Vénus avait, sans doute, oubliée sur son chemin et qui va rejoindre l'immortelle image de la Beauté surhumaine. C'est l'envolée de la première chimère ! que d'autres suivront, hélas !

D'une main tendue dans un geste infiniment gracieux, plein d'amitié douce, elle lui montre la proie qui lui échappe et lui apprend, elle Femme, le néant du premier rêve !

Que tout cela est calme, d'une invention poétique, d'un bel et simple arrangement ! De telles figures, avec cette noblesse de plastique et d'attitude, sont aussi bien conçues pour la statuaire que pour la peinture. Le sentiment d'art en est d'une synthèse puissante qui fait honte à nos tâtonnements. Là est ce grand sceau de génie et d'immortalité dont l'œuvre tout entier de Puvis de Chavannes est marqué pour l'admiration des âges.

Cette fleur qu'elle tient à la main n'est-elle pas la fleur mystique de notre âme ? O Femme, comme celle-là :

Je voudrais que la fleur de mon âme s'ouvrit
Ruisselante de sang, de pleurs et de rosée,
Et, qu'au toucher divin de ta lèvre épuisée,
Dans un dernier parfum, tremblante, elle périt.

Une rose immortelle habite mon esprit,
Par les larmes de feu du désir arrosée,
Depuis que rayonnante et devant moi posée,
Comme un rêve du ciel ta beauté me surprit.

De ce jour, sous ta main triomphante et fatale,
Lentement, feuille à feuille et pétale à pétale,
Elle tombe à tes pieds pour toujours refleurir.

Lasse enfin des langueurs de son divin supplice,
Pour vider, d'un seul trait, le sang de son calice,
Elle cherche ta bouche et voudrait y mourir.

Mais que sont nos vers auprès d'un tel monument ? les grains de poussière que le vent du soir attache au seuil des temples et que balayera le souffle du matin.









BERTON

PASSE-TEMPS

En une pose inclinée, d'une grâce charmante, coiffée d'un bonnet léger, plissé comme une pivoine près de défleurir, une pivoine aux tons très tendres, comme on en voit sur les porcelaines de Chine, très attentive à son ouvrage, elle rêve, sans doute, néanmoins, tout en travaillant. Telle autrefois, en la jolie fable antique Péné-

lope. Mais elle ne passera pas, j'en suis convaincu, la seconde moitié de la journée à défaire l'œuvre de la première. Ulysse n'est plus sur les mers lointaines. Je ne m'explique même pas qu'Ulysse ne soit pas là. Car c'est une aimable compagnie que celle de cette jeune femme, en sa demie et très pudique nudité, montrant son torse aux lignes délicates, aux modelés suaves, qui, peut-être, ne refuserait pas de quitter son travail pour quelque très douce causerie d'amour.

Ce petit poème d'absence — car on devine un absent dans la vie de cette demoiselle laborieuse par occasion et par désœuvrement seulement — est amusant à deviner. Est-ce d'abord un mari ou un amant qui la laisse ainsi seulette ? Qu'importe ! Il n'est de mari qui mérite qu'on le regrette, s'il n'est pas là, que celui qui sait être, à son heure, un amant ! La réalité, c'est qu'une grande honnêteté d'aspect ferait oublier les côtés sommaires du costume. Ce n'est pas ce que Diderot appelait, fort justement, du troussé.

Comment pourrais-je, madame, vous aider à vous distraire du souci de cet absent à qui je m'intéresse, pour vous, sans avoir d'ailleurs, l'honneur de vous connaître, l'un et l'autre ?

Voulez-vous la chanson d'amour qui le ramènera peut-

être, en vous conseillant à tous les deux de ne pas perdre ainsi le temps rapide de vous aimer? La voici :

Amants qui suivez le chemin,
N'attendez que l'hiver renaisse!
Cueillez les fleurs à pleines mains,
Au temps fleuri de la Jeunesse.

Quand, sur vous, viendra se poser
Le vol pesant des jours moroses,
Les lèvres seront sans baisers,
Et les rosiers seront sans roses.

Sans voir où vos destins flottants
Entraînent la route suivie,
Sous la caresse du Printemps,
Fêtez le Printemps de la vie.

Soyez tristes! soyez joyeux!
Vous goûterez les mêmes charmes.
C'est l'amour qui met, dans les yeux,
Comme au penchant des lys, les larmes.

Amants gardez vous de guérir
Le mal charmant qui vous enivre,
Il n'est que d'aimer pour souffrir.
Mais il n'est que d'aimer pour vivre.

Revenez donc, cher inconnu, auprès de celle qui, pour

trompèr le temps que vous passez loin d'elle, en une pose si gracieuse, légèrement inclinée, laisse, sur ses beaux cheveux, se plisser son bonnet comme une pivoine près de défleurir, une pivoine aux sons très tendres comme on en voit sur les porcelaines de Chine.





GIRARDOT

AVETTE

Presque un nom d'abeille. Sans doute, derrière le rideau fleuri que le vent fait palpiter autour d'elle, ses sœurs aux transparentes ailes bourdonnent et butinent dans un frisson d'or. C'est leur musique qu'elle écoute recueillie, une main sous le menton, abandonnée à quelque lointaine rêverie, la gorge nue doucement soulevée par quelque désir d'amour. C'est le matin qui chante autour

d'elle, le matin radieux dont les vapeurs roses viennent de se consumer dans le rayonnement plus dru du soleil, n'ayant plus d'habitacle qu'à ces belles joues et à ces lèvres vermeilles faites pour l'attente du baiser.

Que dit la chanson du Matin à une jeune fille, sinon des paroles d'amour !

De l'horizon perdu dans les frissons de l'air,
Comme un fleuve lacté la lumière s'épanche
Sur les coteaux légers que baigne son flot clair.
— L'Aube sur les coteaux traîne sa robe blanche.

Les grands arbres, sentant les oiseaux éveillés,
Chuchottent dans la brise errante où s'évapore
L'âme des derniers lys par la nuit effeuillés.
— L'aube sur la forêt pose son pied sonore.

Sur l'herbe drue où court l'insecte familier,
Une gaze de longs fils d'argent s'est posée,
Et la bruyère aigue est pleine de rosée.
— L'aube, sur le gazon, égrène son collier.

Dans les ruisseaux que l'aube effleure de ses voiles,
Se réfléchit déjà le doux spectre des fleurs,
Et, sous l'onde où tremblait l'œil furtif des étoiles,
S'ouvre l'œil alangui des pervenches en fleurs.

A ta tâche, laborieuse abeille ! Incline ton vol sonore vers les calices qui se rouvrent comme celui des volubilis,

vers les calices qui s'épanouissent comme les roses encore en boutons. Puise les délices du miel au cœur doré des lys et prends, au velours des iris, la poussière qui ternira délicieusement le verre délicat de tes ailes ; bois la sève et l'âme des plantes à la coupe allongée des étamines. A ta tâche, abeille chère au pasteur Aristée, abeille chère aux paysans, abeille chantée des poètes! Quel refrain vivant met ta chanson dans l'air où tu rencontres le vol silencieux des papillons et l'inutile course des libellules aux voiles bleues, semblant des barques allongées qui glissent sur l'éther.

A ta tâche aussi, femme qui portes un nom d'abeille !

Le cœur de l'homme, grand ouvert devant tes lèvres est pareil à la fleur sans défense dont l'abeille vient boire l'âme, et qui semble s'extasier dans son supplice. Car la rose ouvre plus large son sein de pourpre pâle au bel insecte qui le vient tarir. Car le lys, moins virginal, lentement se referme comme pour l'emprisonner et en garder à jamais la morsure.

Ainsi de nous quand la Beauté daigne nous faire souffrir.

A ta tâche, ô toi qui rêves de quelque amoureux lointain !

Commence ta cruelle et délicieuse besogne à travers les

volontaires victimes de ton pouvoir despotique et charmant.

C'est le conseil que te donnent les abeilles, qui susurrent derrière le rideau de frondaison qui te cache aux désirs et que le soleil troue de ses chaudes flèches, comme pour t'aiguillonner sur le chemin de l'Amour.









POINT

ÈVE

En une très mystique image, en une très chaste nudité, elle apparaît, parmi l'adoration des choses extasiées, plantes sauvages montant, en odorante fusées, autour d'elle, joncs au cœur lancéolé, dont les pointes s'émoussent dans l'air alangui, source murmurante où passent, comme un bruit de baisers, les souffles invisibles de l'air

qu'emplit l'âme d'une caresse. Et, ses longs cheveux dénoués sur ses épaules, vierge encore dont le berceau saigne au flanc d'un époux endormi, elle ferme les yeux à ce spectacle nouveau et se dérobe à l'enchantement de sa propre pensée. Le serpent symbolique ne déroule pas encore, derrière ses pas, les cœruléens anneaux de son armure souple et ductile ; le pommier symbolique n'est encore qu'un bel arbre fleuri, aux fleurs aussi blanches que les pétales immaculés des lys.

C'est au printemps de l'an fatal à notre race,
Dans les jardins sacrés à nos fils interdits,
Sous le grand ciel profond des lointains Paradis
Qui de nos pas mortels ont oublié la trace.

Le pommier symbolique où pencha notre sort
Et le secret amer de l'avenir morose,
N'est qu'un arbre charmant fleuri de neige rose
Et d'où, comme d'un nid, un vol d'abeilles sort.

Et celle qui sera la douloureuse mère
Des fils impurs d'Adam, par le monde jetés,
Est encor, sous l'éclat de ses jeune beautés,
La vierge au front nimbé d'or pâle et de chimère.

Sur un rideau mouvant d'argent aux sombres plis,
Et, dans la houle d'or de l'herbe ensoleillée,
Par l'hosanna vivant des oiseaux réveillée,
Elle s'avance blanche et droite comme un lys.

La libellule autour de son épaule rôde ;
Le papillon voudrait sa gorge pour prison ;
Aux blancheurs de sa peau le reflet du gazon
Fait courir, en frisson, des vapeurs d'émeraude.

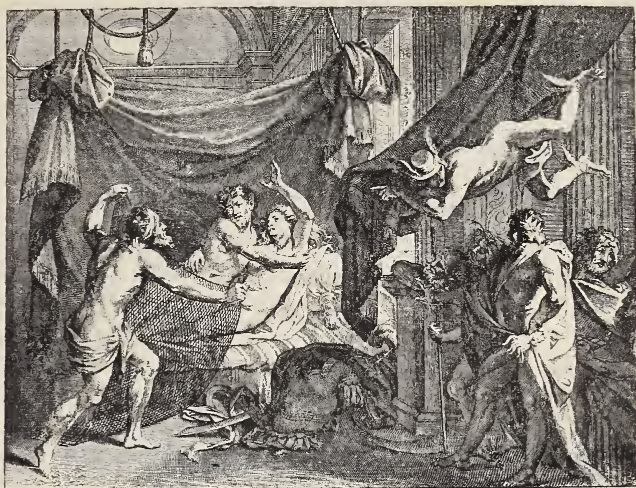
Comme dans un profond et doux recueillement,
Autour d'elle l'air pur, le ciel, tout s'extasie ;
Elle est l'immense espoir, elle est la poésie,
Celle qui deviendra notre éternel tourment !

Elle porte, en ses flancs, l'orgueil de la Nature,
A son front la beauté que nul ne peut ternir ;
Et, sous ses beaux pieds nus, les âges à venir
De l'herbe et de nos cœurs inclinent la torture.

Car, en cette fleur mystérieuse et douce, est déjà caché le poison des éternelles damnations, le secret des fatales destinées, l'âme des vengeances impies d'un Dieu sans pitié, celui que brave Adam au seuil même du Paradis, s'écriant, cependant qu'Eve est enfermé dans ses bras jaloux :

De ta vaine rigueur la tendresse nous venge,
Et le baiser vaut mieux que ton triste séjour.
Allume, triste Dieu, le glaive de l'archange !
Garde ton Paradis. Nous emportons l'Amour !





AUBLET

AU MATIN

O Beauté de la Femme, dans la splendeur du Matin, Beauté nue en qui l'Aurore semble être descendue parmi nous de son beau char aux roues de nacre rose, portant, à son front vermeil, un scintillement de rosée. Beauté vers qui se tend l'adoration éperdue de tout ce qui respire, que viennent saluer au passage, les oiseaux dans les bran-

ches, pareils à de vivantes pierreries, et les cygnes blancs sur l'eau calme, les cygnes dont le désir d'un Dieu habitait les blancheurs au temps de Léda l'immortelle, Beauté que tout chante dans l'admirable décor que te fait la Nature et qui ployes à peine de ta caresse, en t'y appuyant, le tronc léger des arbres au feuillage naissant ; qui, de ta main douce et fragile attires à toi tout ce que tes charmes vaincront bientôt, à ce grand hosanna de toutes les choses et de tous les êtres autour de toi je veux mêler mon cantique. *Te Deam, laudamus*, ô Beauté pour qui la Nature tout entière n'est qu'un temple plein de psaumes et d'encens :

Te Deam laudamus, en ta gloire éternelle,
O Beauté dont la gloire a traversé les cieux,
Brûlant d'un sillon d'or l'éther silencieux,
Comme le feu sacré que la Nuit porte en elle !

Te Deam laudamus ! vers ton être vainqueur,
Comme un parfum tremblant d'encens et de cinname,
Des adorations s'envolent de mon âme,
Et de longs hosannas s'exhalent de mon cœur.

Te Deam laudamus ! Tout est cendre et fumée
Hors l'éclat de ton front plein de rayonnements ;
Et, dans le cours obscur des rapides moments,
Il n'est long souvenir que de t'avoir aimée !

Te Deam laudamus ! La majesté du lis,
L'orgueil des orients sur leur route pourprée,
La splendeur de la Mer par les couchants dorée,
Inclinent devant toi, leurs honneurs abolis.

Te Deam laudamus ! Ah ! jusqu'à ton oreille,
Laisse monter mon chant à travers les roseaux,
Avec l'hymne des lys, de l'Aurore et des Eaux,
Beauté fille des cieux, immortelle merveille !

Ainsi mon chant faible monterait dans le parc tranquille où s'est égarée cette naïade ressuscitée pour le plaisir de nos yeux, fille toute ensemble de la Réalité et de la Fantaisie, vivant par la splendeur charnelle, par le charme sensuel dont elle est enveloppée, appartenant au rêve par cette lointaine ressouvenance de la fable antique et de celle que poursuivit, sous la neige menteuse de son aile, le caprice d'un Dieu.

O Beauté dont la grâce égale la puissance,
Charme profond et fier dont je suis terrassé,
O splendeur dont jamais mon regard n'est lassé,
Comme un prêtre à genoux je t'adore et t'encense !

Tel apparut Vénus, au jour de sa naissance
Levant dans l'air son corps par les flots caressé,
Ecoutant, du premier cœur qu'elle avait blessé,
Monter un chant d'angoisse et de reconnaissance !




3045


José FRAPPA



FRAPPA

ENTRE LES RIDEAUX

Ici d'une caresse, là d'un pincement léger de ses doigts ourlés de nacre rose, elle écarte les rideaux qui nous cachaient sa nudité triomphante, curieuse, un peu éhontée même, au sortir de je ne sais quel jeu d'amour. Car sa belle chevelure déliée, sa chevelure qui jaillit du marbre de son front comme un fleuve de nuit, se déroule, toute entière, sur ses épaules, en un voluptueux abandon. Et

ses jolis yeux regardent autour d'elle, comme au réveil d'un rêve qu'interrompt la lumière, et un sourire se dessine à ses lèvres découvrant les gouttelettes de lait que sont ses dents.

Jamais jeunesse ne s'est épanouie dans un pareil orgueil de soi même et dans une telle insolence de sa beauté. Vous avez d'ailleurs raison d'être fière, madame ; car d'où vous pourrait venir une plus légitime vanité que d'attraits aussi sérieux que les vôtres ? Car ce ne sont pas aériennes billevesées faites pour l'imagination des poètes et le désœuvrement des gobe-mouches, qu'une gorge ferme et glorieusement arrondie, et c'est à la votre que je veux chanter en vous demandant la permission de vous tutoyer, ce qui est l'usage en vers :

Sur tes seins triomphants s'est embarqué mon Rêve
Comme sur une mer dont la vague, en ses plis,
Roule amoureusement une moisson de lis,
Effeuillant sa blancheur au toucher de la grève.

A tes seins orgueilleux dont l'armure s'élève
En deux globes jumeaux, lumineux et polis,
— Sentant renaître en soi, les désirs abolis, —
Mon cœur pend comme aux fers aigus d'un double glaive.

A tes seins tout baignés d'une chaude saveur,
J'ai senti des baisers revivre la ferveur
Et ma lèvre a goûté les anciennes délices.

Sur tes seins je voudrais me coucher et mourir,
Et, m'épuisant moi-même à les vouloir tarir,
Laisser mon dernier souffle au bord de leurs calices !

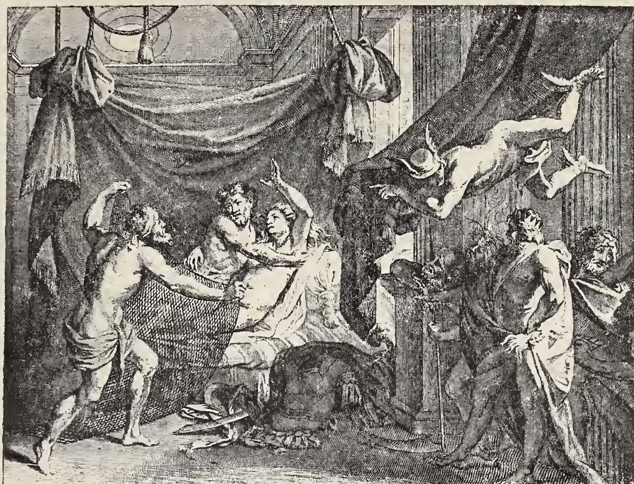
Tout cela imagination de poète, Madame! ajouterais-je pour m'excuser.

Car ce n'est pas hélas ! pour moi que vous aviez fermé les rideaux qui s'élargissent maintenant, comme deux ailes éployées, autour de votre radieuse image, ailes d'ailleurs ne ressemblant en rien au pudique ornement qui flotte à l'épaule des anges ! Je vous l'avoue, je serais volontiers jaloux de celui qui, vous voyant beaucoup moins, dans la fraîcheur voluptueuse de l'ombre, en a cependant connu de vous infiniment plus que moi ! Le plaisir des yeux devrait toujours être l'espérance ou le souvenir d'un bonheur plus complet, et celui que je goûte, en vous contemplant dans votre grâce fleurie, n'est pas exempt de regret.

Il est un temps dans la vie, où celle-ci vous paraît devant vous, si longue encore, qu'il semble que toute femme rencontrée vous appartiendra un jour, par ce seul fait qu'elle est belle et que vous la désirez. Force nous est plus tard de vieillir, en nous disant que l'avenir n'était pour nous qu'un long mensonge, et que, de ce trésor immense, infini, de la Beauté, quelques gemmes à peine, quelques pierreries étaient destinées à nos fragiles et impatientes mains !

Vous n'avez pas figuré dans mon lot personnel de félicités, Madame, et c'est vraiment une inutile cruauté à vous de me tenter de la raillerie exquise de votre sourire et de l'ironique caresse de vos beaux yeux !





SALA

LA ROSÉE

O Matin vermeil qui descends,
Les marches d'azur des collines,
Et jusque vers la plaine inclines
Ton faisceau de rayons naissants !

O Faucheur des ombres semées,
Aux sillons obscurs de la Nuit,
L'or vivant qui, dans tes mains luit,
Vient des étoiles amassées.

Dans le champ des cieux parcourus,
Comme le moissonneur sa gerbe,
Tu nous fais le soleil superbe,
De tous les astres disparus,

En cueillant ces fleurs de lumière,
O Matin, as-tu respecté,
L'étoile de qui la clarté
Sur mon front brilla la première?

L'astre pâle et silencieux,
Qui s'envole aux pieds de l'aurore,
Et que mon Rêve cherche encore
Au profond du jardin des cieux?

Ah ! que jamais ta main cruelle
Ne touche cette fleur d'amour
Et n'effeuille, aux flammes du jour,
Cette rose spirituelle !

O Matin lorsque tu viendras
Consoler la terre épuisée,
C'est aux larmes de la rosée
Que, seul, tu la reconnaîtras !

Car la rosée est descendue, ou mieux elle monte du pays des sèves et des rêves, posant sur les pétales tremblants, sur les feuilles déjà luisantes, des petits diamants où s'irise la clarté naissante au soleil, à cette heure mys-

térieuse où les dernières étoiles s'enfoncent, dans l'azur plus pâle, comme de longues flèches d'or.

Que de fois j'ai cueilli, les tenant précieusement et toutes droites, pour que pas une goutte n'en tombat, des fleurs dont la corolle était pareille à un calice où les abeilles, sans doute, seraient venues boire, à l'heure de cette messe exquise que les bourdons sonnent de tout le bruit velouté de leurs ailes, où les libellules accourent, pareilles à d'élégantes dévotes que suivent, de loin, ces éternels muscadins que sont les papillons ! Et les coccinelles semblent des enfants de chœur, sous leur petite chappe rouge et luisante, courant dans l'herbe comme des enfantelets.

Voici que les encensoirs bleus des clochettes sauvages se balancent, que les fourmis processionnent par les chemins, que la piété de toutes les petites bêtes, des moindres insectes, remercie le Dieu obscur qui rend la lumière !

Et c'est comme une bédiction, tombant des mains invisibles, que la rosée, faite de gouttes d'eau bénite certainement, descend sur toutes les extases matinales de l'univers ressuscité.









DAGNAUX

ÉTÉ

Dans l'herbe très haute, dans l'herbe d'où monte un bouquet de fleurs sauvages, elle s'est assise au bord de l'eau qui reflète son image en un mouvant ciel de petits nuages roses et blancs. C'est dans une solitude parfaite qu'elle a médité le bain rustique qui sera la gaîté des petits oiseaux dans les branches. Car vous n'ignorez pas que

rien n'est indiscret comme les pinsons et bavard comme les fauvettes.

J'imagine cependant que quelque moderne Actéon, qui n'a rien à craindre des fureurs de Diane, erre derrière le rideau, épais d'ailleurs, des feuillages. Il chante une aubade lointaine où l'écho de ma jeunesse passe, dans mon souvenir, et s'en va mourir aux pieds d'une amoureuse depuis longtemps oubliée.

Veux-tu, qu'au beau pays des Rêves,
Nous allions la main dans la main ?
Plus haut que l'odeur du jasmin,
Plus loin que la plainte des grèves.
Veux-tu, du beau pays des Rêves,
Tous les deux chercher le chemin ?

J'ai taillé, dans l'azur, les toiles
Du vaisseau qui nous portera,
Et doucement nous conduira
Jusqu'au verger d'or des étoiles.
J'ai taillé, dans l'azur, les toiles
Du vaisseau qui nous conduira.

Mais combien la terre est lointaine,
Que poursuivent ses blancs sillons !
Au caprice des papillons,
Demandons la route incertaine.
Ah ! combien la terre est lointaine,
Où finissent nos visions !

Vois-tu, le beau pays des Rêves,
Est trop haut pour les pas humains.
Respirons à deux, les jasmins,
Et chantons, en chœur, sur les grèves.
Vois-tu, le beau pays des Rêves,
L'Amour seul en sait les chemins !

Et ce que vous dit là ce soupirant bénévole et discret est tout ce qu'il y a de plus juste au monde.

Il serait invraisemblable, et malséant, et contraire aux lois augustes de la Nature, que pour la gaîté seulement des pinsons et le babillage des fauvettes, que, pour les seules extases des iris bleus à vos pieds et des flots tranquilles où se mire votre image, vous gardiez le secret de la beauté vivante qui est en vous, vous vous soyiez dépouillée des vêtements inutiles et fâcheux dont vous avez coutume de marcher enveloppée.

Parbleu ! quel serait donc le privilège de l'Été, ce beau mûrisseur des moissons, s'il ne jetait les belles filles nues aux bras des galants qui, en toute honnêteté, leur ont confessé leur amoureuse peine ? Ne vous hâtez donc pas, Madame, de reprendre, au premier bruit, les candeurs de votre chemise dans l'herbe.

Elle est douce pour les baisers cette heure estivale où la canicule brûle au dehors, où la fraîcheur descend du feuillage, comme un voile voluptueux fait, non pas pour la pudeur, mais pour un plus grand plaisir.





PARROT

ÉTUDE

La beauté anonyme a, j'en conviens, pour moi, un charme tout à fait particulier. C'est un mystère de plus, dans le mystère éternel de la Femme, une première énigme au seuil du Sphynx qui nous garde un éternel secret.

Que m'importe d'ailleurs ton nom, ô Femme ? Tu es

belle et cela me suffit. En une courbe très harmonieuse, s'arrondissent tes deux bras autour de ta tête, et le dessin de ta gorge est pour dresser une double rose au jardin toujours fleuri de la tentation. C'est d'une grâce infinie que ta bouche sourit, pendant ton calme sommeil, et, si j'étais ton amant, ce sourire ne serait pas sans me donner quelque jalousie. Car le sommeil de la femme aimée n'est pour rassurer que les superficiels en tendresse. O Femme,

Quand sur tes yeux brûlés de leurs propres rayons,
Le sommeil a penché la fraîcheur de son aile,
Rêves-tu quelquefois de la chose éternelle
Que nous portons en nous, que toujours nous fuyons ?

Sous ton front où la Nuit s'épanche, solennelle,
L'Infini creuse-t-il d'implacables sillons ?
Et quand ton cœur n'est plus trahi par ta prunelle,
S'ouvre-t-il à la mer des vastes passions ?

Marbre durant le jour, la nuit deviens-tu femme ?
Un rêve berce-t-il dans le fond de ton âme,
Quelque amour innommé que tu nommes tout bas ?

Tes sens s'éveillent-ils quand ta chair se repose?
C'est un tourment jaloux que ton sommeil me cause.
— Tu dois aimer en songe, où tu ne vivrais pas !

Ah ! du moins !

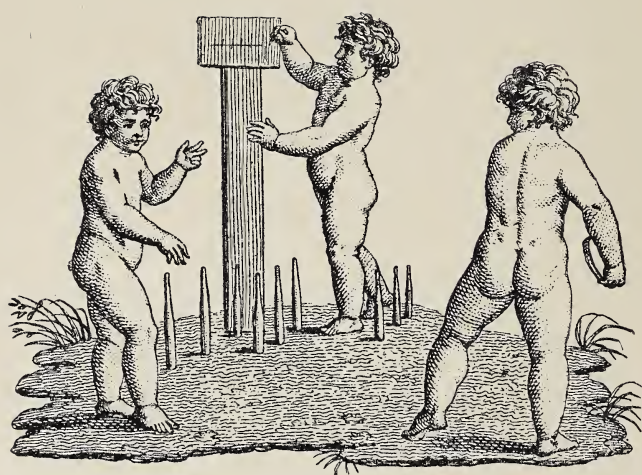
Que ne suis-je le rêve où ton âme me fuit,
Quand l'haleine de fleurs dont ta bouche est baisée,
Se berce au rythme doux de ta gorge apaisée,
Dans la tranquillité profonde de la nuit!

Que ne suis-je le rêve où ma douleur te suit
D'un souffle haletant et d'une aile brisée,
Sans entrevoir jamais, comme une aube embrasée,
L'invisible soleil qui sous ton front reluit.

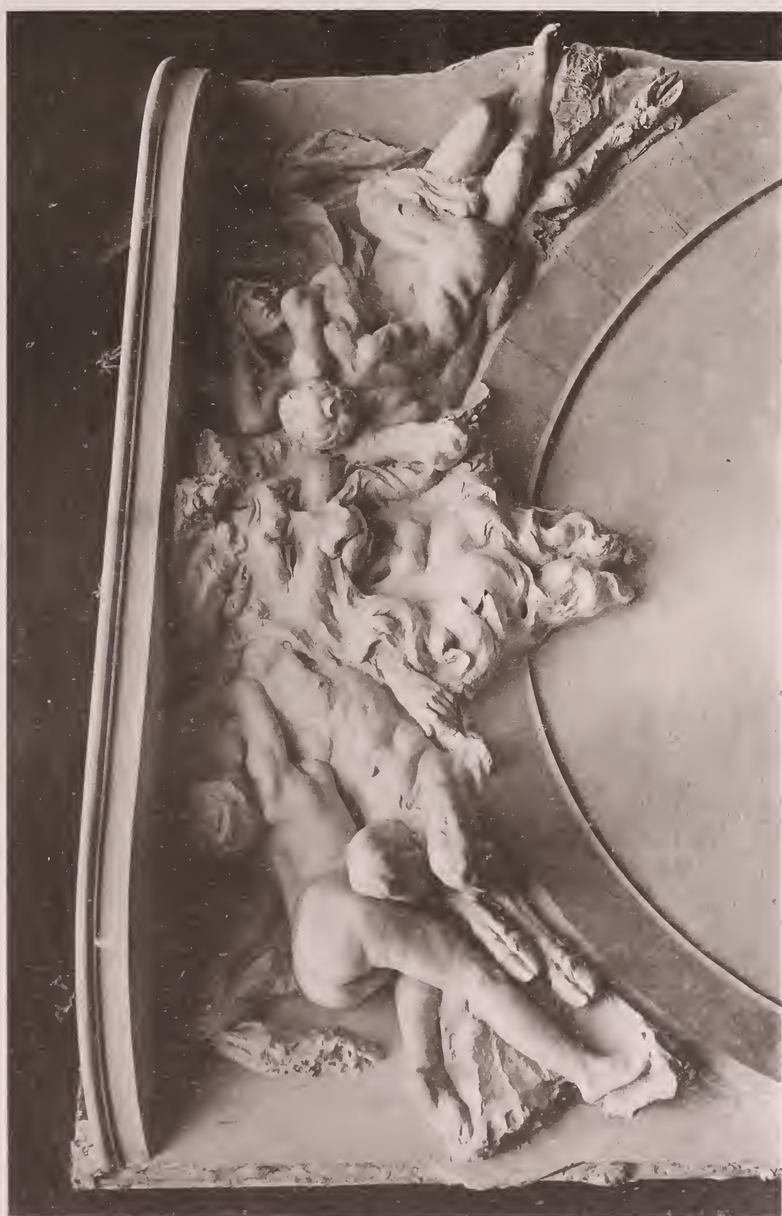
L'amour qui te fait vivre est celui qui me tue :
Car ta sérénité cruelle de statue
N'est qu'un leurre, où sans fin, s'épuise mon souci.

De ton sommeil menteur étreignant le mystère,
Près de ton cœur j'y sens vivre un hôte adultère,
Et voudrais être mort pour t'apparaître aussi !

Ceci est de quelque exagération poétique, Madame. J'aimerais infiniment mieux vivre et vivre auprès de vous. Et je vous jure que je ne vous demanderais jamais si vous vous appelez Nysa, Lyda, Lycoris ou Glycère. Peu m'importe — Car, — de beauté antique par les formes, — vous êtes de modernité triomphante par la jeunesse : Marthe ou Marie. Tel Horace nous avoue, dans une de ses satyres, qu'il n'hésitait pas à nommer, dans son esprit, des plus célèbres noms, dans la légende des amours, celles que recherchaient ses amours faciles.









INJALBERT

MOTIF DÉCORATIF

En un beau développement de formes robustes et voluptueuses, tout ensemble, les corps s'enlacent des deux côtés d'un masque énorme qui rit dans sa grande barbe fendue, d'un masque qui fait penser au divin Silène quand la vendange avait mis, à ses lèvres, le large rire et la joyeuse chanson.

D'un côté, c'est un embrassement d'une ferveur toute

amoureuse; de l'autre, c'est un jeune faune aux pieds de chèvre qui tente aussi une escalade d'amour. Tout cela est empreint du caractère vraiment antique, de Michel Ange aussi, à l'occasion, tout ensemble, et de l'artiste qui porte si bien, dans ses veines, un sang fait des baisers du soleil, qui occupe une si noble place dans le groupe de nos sculpteurs modernes : une des gloires assurément de la seconde moitié de ce siècle. Nul ne possède, en effet, un sentiment décoratif plus fait d'imagination riante et de gaîté païenne.

Quelque chose de fraternel m'attache à cet art de goût constamment olympien. Car, en dépit des temps et de la mode

J'aime l'Olympe grecque et son peuple héroïque,
Et ce fourmillement de grandes passions,
Et cet art qui donnait à l'Idéal antique
Un souffle, des contours et des proportions.

Tout vivait dans le ciel qu'une fièvre mystique
A rempli, pour une fête de pâles visions.
Les tranquilles croyants du siècle symbolique
Gardaient au Beau réel leurs adorations.

J'aime dans sa splendeur, cette fable païenne
Qui nous montrait les Dieux sous une forme humaine :
Vénus fouettant l'eau de ses cheveux flottants,

Niobé, sur son roc, se dressant lamentable,
Et les fureurs de Zeus dont la droite effroyable,
Secouait, dans les airs la tribu des Titans!

Il est clair que M. Injalbert pense absolument comme moi. Sculpteur ami, suivant le même chemin !

Allons, le cœur lassé des vaines meurtrissures,
Cherchant une douleur qui ne puisse guérir.
Seule, la Beauté fait d'immortelles blessures,
Et le mal de l'aimer console d'en souffrir.

Le Temps essaye en vain des savantes morsures,
Aux choses, qu'ici bas, la Beauté vient fleurir ;
Elle passe et partout met des empreintes sûres,
Et le bien de l'aimer console d'en mourir.

O splendeur de la forme à la forme transmise !
Le Temps garde à nos fils l'éternelle surprise,
De ton divin sourire, ô fille de Vénus !

O Beauté de la Femme ! ô seule beauté vraie !
Soyons les insensés que ta grandeur effraie,
Et dont la lèvre effleure à peine tes pieds nus !

A travers les mondes dont vous demeurez l'honneur et la joie, à travers les temps dont vous restez la gloire et l'orgueil, continuez, torses radieux, poitrines nues, hanches voluptueuses, chairs affamées de baisers, à vous tordre dans les poses augustes de l'Amour et de la fécondité !





SCHNEGG

POUR LA FONTAINE DE LA VILLE DE TOUL

Debout et casquée comme l'antique Bellone, si sa noble poitrine est sans cuirasse, elle tient une main sur le pommeau d'un glaive et, de l'autre, s'appuye sur un long bouclier, armes de la défense, remémorant la gloire d'une cité guerrière entre toutes. Car la légende de Toul est faite de combats, depuis les querelles sanglantes de

Théodoric II avec Sigebert, aux origines mêmes de notre monarchie jusqu'à son héroïque défense il y a vingt-quatre ans.

Un de ses comtes, Renaud, fut un des plus braves compagnons de Godefroid de Bouillon en Palestine.

Nulle ville d'ailleurs ne combattit victorieusement, avec autant d'ardeur, pour ses libertés municipales, et des siècles furent occupés des résistances des bourgeois de Toul au despotisme de l'Episcopat.

Très fièrement elle regarde autour d'elle, non pas défiant l'ennemi qui se retire, mais avec la sérénité du devoir accompli. Quels souvenirs que ceux de la dernière guerre, quand, avec une poignée d'hommes, Toul arrêtait un ennemi vingt fois plus nombreux, pendant six semaines, sur les routes de Paris ! Vers elle se tournaient alors les regards désespérés de la France, comme vers Metz qu'un infâme devait bientôt livrer au vainqueur. Je ne puis encore évoquer la mémoire de ces jours douloureux, sans une émotion cruelle.

Quelle ombre sanglante a penché
Sur nos fronts son aile meurtrie ?
— L'astre vivant qui s'est couché
C'était ton soleil, ô patrie !

L'horizon qui vit son déclin
Saigne encore de ta blessure ;

Un peuple, de gloire orphelin,
Porte, au front, une meurtrissure.

Ne laissons pas se refermer
Le déchirement de la nue,
Ni trop vite se consumer,
La honte à nos faces venue.

Par l'abyme des cieux ouverts
Crions : Justice ! aux cieux infâmes,
Et nos fronts de cendres couverts,
Montrons-les aux fils de nos femmes !

Si les Dieux savent le remords,
Si nos fils savent le courage,
Ils rendront la paix à nos morts !
Et laveront l'antique outrage !

Et, redevenu plus vermeil
Du sang rajeuni d'une aurore,
L'horizon verra ton soleil,
Patrie, aux cieux monter encore !

Certes, voilà vers quoi doit tendre notre légitime espoir de revanche, dont la forme est incertaine, dont la nécessité demeure, dont l'avenir nous garde — ayons-en la foi robuste — le secret !

En attendant, comme la ville de Toul, perpétuons le souvenir des résistances héroïques et gardons, au cœur

des citoyens, la fierté comme la rancune sainte. La France a, Dieu merci ! depuis ces jours maudits, repris sa place dans le monde.

Elle peut, comme cette belle statue, contempler d'un regard calme et la sénérité au front, un avenir dont elle a fait l'unique souci de ses travaux, depuis sa défaite.









MASSEAU

EMPRISE

En un effort qui n'est peut-être qu'un mensonge nouveau de la volupté, emprisonnée, peut-être, dans sa passion plus encore que dans le marbre d'où s'arrache la grâce éperdue de son corps, elle se débat contre le monstrueux rire de bouches grimaçant des baisers, de

désirs ardents dans de lubriques prunelles. Suzanne ayant à ses trousses, non pas deux, mais un monde de vieillards lascifs, acharnés, immondes. Et sa main défie les morsures de ces lèvres lubriques pour en écarter les caresses et défendre sa propre bouche. C'est d'une fantaisie puissante, suggestive, éminemment artistique, un des rares marbres qui font penser.

Et sa perfection plastique égale sa valeur littéraire, pour ainsi parler. Car il est d'un mouvement exquis, d'un modelé délicat, d'une intuition savante des harmonies féminines, ce torse à peine tendu, comme un arc qui sent la défense inutile, et le mouvement est superbe de la nuque ployée sous l'épaisseur frémissante des cheveux.

O mystérieuse image, tu me sembles celle même de mon âme. Mais les lèvres qui se tendaient vers moi avaient justement le sourire que je devine aux tiennes. Elles étaient roses et voraces, et la beauté fleurissait ces révoltes augustes de la chair contre lesquelles tu te débats en vain.

Et je m'écriais alors, dans ma prison de formes nues se refermant sur moi et y écrasant mon rêve :

Vous êtes le secret de nos damnations,
Bras nus, seins nus, flancs nus, vers qui se tend sans trêve
L'inassouvissement de nos tentations,
Et c'est par vous que l'Homme est déchu de son rêve.

La matière imbécile écrase sous son pied,
Tout ce que fut l'orgueil jaloux des anciens mondes ;
Sur l'Idéal vaincu la courtisane assied
L'affront voluptueux de ses grâces immondes.

Sur des lits inféconds notre désir poursuit
La beauté, des autels païens redescendue ;
Tout ce qui vibre meurt, s'éteint tout ce qui luit,
Dans notre âme au néant des vains baisers vendue.

Le plaisir tue en nous, tout ce qui nous fut cher.
L'âpre ferveur du Beau meurt au cœur de la race,
Cependant qu'un amour éperdu de la chair
Met aux dents de la Femmme, un sourire vorace.

Qu'importe !

Du plaisir sans amour ne crains pas le remords,
O cœur que l'Idéal a torturé sans trêve.
Renié de mes dieux et déchu de mon rêve,
Je veux la volupté pour guide vers la Mort.

A moi les lits profonds où le désir se tord
Comme la vague en pleurs au sable de la grève !
Le devoir est trop haut et la vie est trop brève,
Et, sans avoir vécu, la quitter est un tort.

Entre tes bras vendus étouffant ma détresse,
O pâle courtisane, ô dernière maîtresse,
O beauté dont l'éclat du soleil est terni,

Verse, en mes yeux, le ciel de ta charnelle flamme.
— Car il n'est que la chair pour nous sauver de l'âme,
Que le baiser pour fuir le mal de l'Infini !

Ainsi chante mon âme désespérée, dans sa prison de marbre, comme cette image exquise de l'Idéal vaincue sous la caresse mortelle des tentantes réalités.





MULOT

LE SOMMEIL DE LÉDA

Calme dans la beauté sereine de son corps
Où la froide clarté de son âme se mire,
Léda rêve, sans doute, et dans son rêve, admire
Son être harmonieux fait de grâce et d'accords.

Ignorant la douleur et rebelle au remords,
Les poètes pour elle, ayant brisé leur lyre,
En songe, elle sourit au tranquille délire
Du beau cygne inconnu dans le pays des morts.

Idole au cœur d'airain, damnation des justes,
Femme, l'humanité meurt à tes pieds augustes,
Ayant bu le poison cruel de tes baisers.

Les Dieux mêmes, jaloux de nos saintes tortures,
Sont venus, dans tes bras, chercher des sépultures
A leurs désirs vaincus, mais jamais apaisés.

Tel le beau cygne en qui respire l'âme de Jupiter, en qui se gonfle le désir du Maître même des Dieux, et qui de son cou puissant, carressant les épaules blanches de Léda, s'en vient dresser sa tête tout près de ses cheveux, de son bec guettant la bouche rose où le baiser sommeille et qui, doucement, comme une fleur, s'entr'ouvre pour la caresse prochaine. De son œil oblique perdu dans la plume blanche, mais perçant toutefois, il suit, dans leur développement harmonieux, ces formes puissantes et douces, cependant que son aile enveloppe d'une caresse frémissante, la hanche alanguie et la cuisse légèrement soulevée de l'Immortelle.

Et quelle contemplation ne durerait une éternité devant cette merveille du corps féminin que Léda, dans la fable antique, incarne d'une si voluptueuse façon ! Qui se lasserait jamais de suivre le cours harmonieux de ce beau fleuve charnel descendant de la nuque dans l'ondulation même de la chevelure déliée, avec des inflexions tentantes,

avec des caprices délicieux ! Et, pour moi encore, Léda demeure l'image de la Beauté insensible qui, sûre d'elle-même, se donne sans rien donner de son âme et que n'attendrit pas même la plainte harmonieuse de l'oiseau divin qui quitta, pour la venir caresser, les sérénités du ciel.

Telle celle dont le premier amour me fit sa victime, au temps de ma virile jeunesse, et que je crois revoir dans cette image de Léda, à qui je dis encore, dans la pérennité douloureuse de mon souvenir :

Je chanterai toujours, dans sa grâce et sa force,
La beauté de Léda, rivale de Vénus,
Quand le frisson mordait aux plendeurs de son torse,
Et que ses lourds cheveux balayaient ses bras nus.

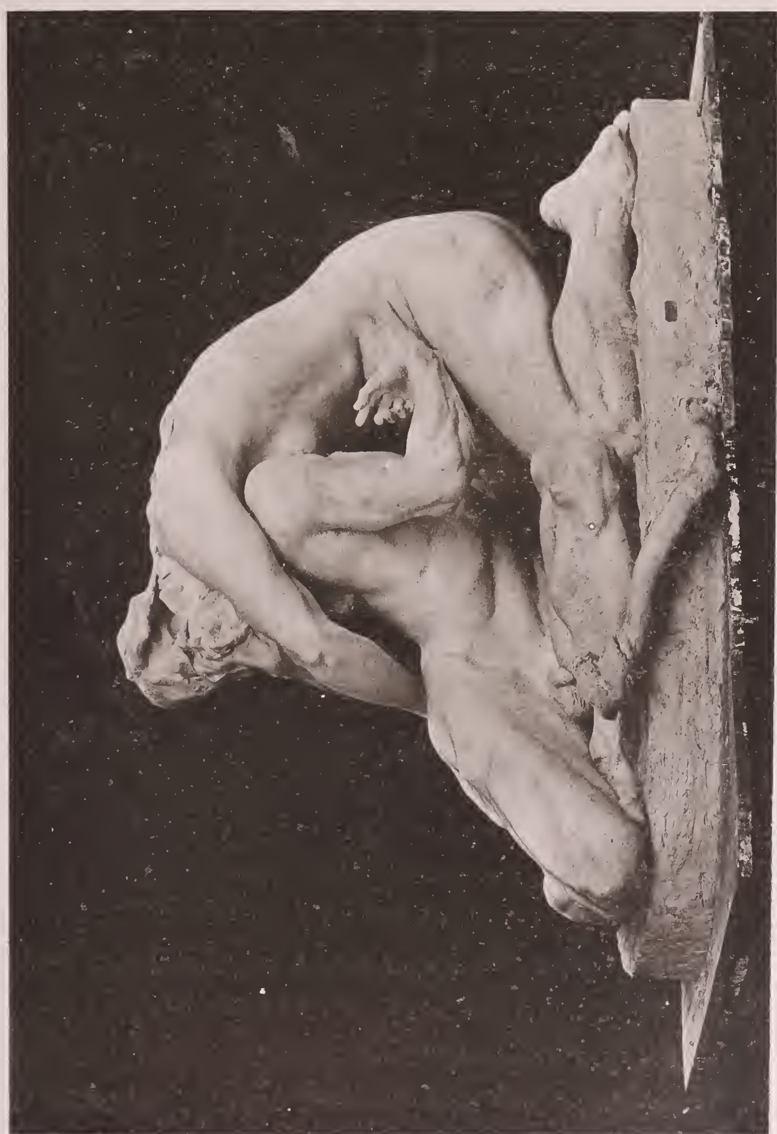
Quelle sève courait dans ta vivace écorce,
Arbre qui m'as versé des poisons inconnus ?
Léda, j'épuiserai les baisers contenus
Au pourpre de ta lèvre où le désir s'amorce.

Mon front contre ton front d'airain, je sècherai
Mes pleurs à tes regards qui n'ont jamais pleuré.
Oubliant, dans tes bras, l'Idéal qui rayonne,

Je veux m'anéantir dans ton charme vainqueur,
Et, parmi ce tumulte où ton corps s'abandonne,
Admirer le repos éternel de ton cœur.









TEGNIER

ÈVE, EMBRASSANT SON FILS MOURANT

Le premier et le plus poignant des drames de l'humanité.

La première mère pleurant sur le premier mort, son fils. La douleur immense mettant sa griffe aux chairs vives de la race déchue ; la fatalité des funérailles troublant la vie de son éternel gémissement.

C'est là seulement que les larmes coulèrent pour la première fois. Ce fut la première goutte de cette mer qui, par les yeux de l'homme et de la Femme, depuis des siècles, emporte tout leur cœur.

Quand, au seuil du Paradis fermé, l'archange se dressa armé de glaive, gardien de l'éternel exil de l'homme, Ève ne pleura pas. Aux proscrits de la divine colère restait un bien qui fait oublier tous les autres : l'Amour.

Quand, dans la douleur, elle enfanta sur la roche aride, Ève ne pleura pas l'immense joie d'être mère et de se sentir renaître en un être nouveau, fruit de sa chair et de son sang, faisant taire, sur ses belles lèvres d'épouse, les sanglots qu'arrache la souffrance.

Quand la longueur se fit sentir de l'abandon de Dieu par tous les maux qui assaillirent le couple maudit, Ève ne pleura pas. La pitié du Maître lui avait laissé ce bien dernier du malheureux, cette chimère qui est, pour tous, l'unique force de vivre : l'Espérance.

Mais quand elle vit son fils étendu à terre, le front déchiré d'une pierre, inerte, inanimé, touché par le doigt de cette Inconnue : la Mort, Ève sentit se fondre tout son courage, et les pleurs coulèrent de ses yeux brûlants comme une lave de feu.

Ainsi la voyons-nous, dans une étreinte désespérée, accrocher à sa poitrine, au sein qui l'avait nourri, le jeune

homme dont la tête révulsée sur son épaule, n'entend pas ses cris, ne goûte pas la saveur consolante de ses baisers !

Oh ! la première mort ! Quel réveil effroyable pour le monde encore plein d'un rêve de pérennité !

Et ce fut la jeunesse, en sa fleur, qui descendit au tombeau, pour en apprendre le chemin au reste des hommes.

C'est derrière elle, c'est-à-dire derrière la Force, le Rêve, l'immortel Espoir, que le troupeau des humains s'achemine vers le même but, à travers les siècles, dans un concert de gémissements ; et c'est comme un chapelet funèbre aux grains infinis qui, un à un, s'engloutissent dans un gouffre dont nul n'a mesuré le fond, dont nul n'a révélé les horreurs ! Ainsi vont à la mer les gouttes innombrables d'un fleuve ! ainsi le soleil boît, au matin, sur les fleurs, les larmes innombrables de la rosée.

Et, dans une angoisse sans merci, la mère de tous les hommes a deviné tout cela.

Aussi ce qu'elle presse désespérément contre son cœur, ce qu'elle entoure des détresses de son repentir, elle, l'auteur de la Mort que sa première faute a déchaînée sur sa race, ce n'est pas seulement ce doux adolescent dont le corps insensible s'abandonne à ses inutiles embrassements, c'est l'humanité tout entière qui verra son sang couler par cette première blessure, c'est la souche toute entière du

fils d'Adam que le bâton de Caïn a blessée d'un mal que le temps même ne saurait guérir.

Très véhémentement et dans un sentiment tout à fait tragique, l'auteur de ce groupe a rajeuni tout cela et nous lui devons une salutaire rêverie devant ce sujet grave et douloureux qui rappelle, à nos joies, l'éternelle menace du Néant !





TONY NOEL

JUDITH DE BÉTHULIE

Aucun nom ne sonne à mon oreille avec une musique de mystérieuse terreur comme celui de Judith. Il implique le charme et la cruauté féminines dans ce qu'ils ont de plus redoutable. Jamais je ne l'entendis prononcer sans que quelque rêve sanglant passât dans mon esprit et sous mes yeux. O Judith,

Ton nom fatal est doux, mystique et sanguinaire,
Tantôt m'enivre ainsi qu'une chaude liqueur,
Tantôt me glace, et fait résonner, dans mon cœur,
Comme un écho lointain du biblique tonnerre.

Comme un grand souffle, il vient réveiller, dans son aire,
L'aigle de Jehovah formidable et vainqueur,
Et, sous mon front troublé, fait défiler le chœur
Des mythes que le Christ exila de son ère.

Je la vois la terrible amante au col nerveux,
Farouche et secouant la nuit de ses cheveux
Sous la pâle clarté des mourantes étoiles.

Son fantôme superbe ayant fui les tombeaux,
Je la vois engloutir, au fond des rouges toiles,
La tête d'Holopherne et mon cœur en lambeaux !

Jamais artiste ne mit d'ailleurs sentiment de réalité farouche dans la figure de Judith comparable à celui de cette statue. De quel dédain le pied de la meurtrière repousse la tête sanglante de sa victime ! De quel geste indifférent elle éloigne, d'elle-même, le couteau vengeur ! De quelle féminité puissante et robuste est cette belle bête de proie aux reins souples comme ceux des panthères, aux cuisses nerveuses, à la croupe de cavale, admirable instrument de plaisir qui fait moins redoutable le sort d'Holopherne. Car la possession d'une telle créature vaut bien qu'on en meure.

Autrefois j'ai dit la plainte du vainqueur d'Israël mortellement blessé par la sauvage héroïne de Béthulie. Elle est faite de reconnaissance éperdue et de pardon :

Toi par qui ma souffrance enfin est apaisée,
Dont le premier regard m'avait été mortel,
O Fleur de Béthulie, ô rose d'Israël,
Bois, à mon cœur ouvert, la gloire et la rosée.

Ayant su le dédain de tout ce qui m'est cher,
Va ! je puis affronter l'éternelle Géhenne.
Mourir par Toi vaut mieux que vivre avec ta haine,
Et ta main me fut douce en déchirant ma chair !

Tourne les yeux ! Regarde-moi sans épouvante.
Que mon dernier soupir baise tes longs cheveux.
Reine, par Toi, j'ai pu, comblant mes plus beaux vœux,
Coucher sous tes pieds nus, une pourpre vivante !

Et telle est l'étrange perversion d'idées qui vient de l'épisode biblique ainsi compris, dans un ordre de pensées uniquement passionnel, sensuel même, que, devant cette Judith particulièrement féroce et indifférente à son crime sublime, je me prends à penser à une des Ménades qui, elles aussi, meurtrissaient de leurs pieds blancs, le chef décapité du divin Orphée, du doux fils de Linus.







E. BERNARD & C[IE]

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

PARIS — 53 TER, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 53 TER — PARIS

Le NU au Salon

PAR **Armand SILVESTRE**

Couvertures en phototypie par JAPHET

Chaque gravure est accompagnée d'un texte de quatre pages par l'Auteur si sympathique et universellement connu : ARMAND SILVESTRE.

1er vol.	1888	24 phototyp.
2e —	1889	32 —
3e —	1889 (Exposition Univ.)	32 —
4e —	1890 Champs-Elysées)	32 —
5e —	1890 (Champ de Mars)	32 —
6e —	1891 (Nu au Louvre)	32 —
7e —	1891 (Champs-Elysées)	32 —
8e —	1891 (Champ de Mars)	32 —
9e vol.	1892 (Le Nu de Rabelais, d'après J. Garnier)	32 phototyp.
10e —	1892 (Champs-Elysées)	32 —
11e —	1892 (Champ de Mars)	32 —
12e —	1893 (Champs-Elysées)	32 —
13e —	1893 (Champ de Mars)	32 —
14e —	1894 (Champs-Elysées)	32 —
15e —	1894 (Champ de Mars)	32 —

PRIX de chaque VOLUME : **3 francs**.

Le NU d'après Boucher

PAR **Louis ÉNAULT**

Magnifique album de 20 planches grand in-4o, en phototypie, texte en Elzévir.

Prix en carton : 20 francs.

PARIS-SALON

1re SÉRIE 1880 A 1888, 17 VOLUMES IN-8°

Comprenant chaque année les reproductions en Phototypie des principaux Tableaux du Salon. . . . . **127 fr. 50**

2e SÉRIE 1889 A 1893, 9 VOLUMES. . . . . **60** FRANCS

Le NU

DANS LES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE

PREMIER VOLUME

Contenant 40 phototypies d'après les gravures des grands maîtres du XVIIIe siècle; couverture illustrée. — Prix broché : **5** fr.

POUR PARAITRE EN JUILLET :

DEUXIÈME VOLUME

40 phototypies; couverture illustrée. — Prix broché **5** fr.

Paris. — Imp. E. BERNARD & Cie, 23, Rue des Grands-Augustins.